
HN MXX5 4

ARVÈDE BARINE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

ET LA LÉGENDE DES TROIS COMPAGNONS



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1901

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

candeur et l'allégresse avec laquelle les premiers frères mineurs, à la suite de saint François, célébrèrent leurs noces mystiques avec la Pauvreté.

J'ai essayé de replacer cette grande figure dans son cadre historique et de faire de « l'homme de Dieu » un portrait fidèle; mais, quelle que soit mon admiration, j'oserai dire ma piété pour cet homme incomparable, rien ne vaut le témoignage direct des contemporains pour faire comprendre l'action puissante qu'il a exercée. Il n'est pas possible de se dégager complètement des idées et des sentiments de son temps : croyants ou incroyants, nous ne saurions nous refaire au xx[e] siècle une âme du xiii[e].

Nous possédons par bonheur sur saint

François d'Assise un document inestimable. C'est une relation en latin, intitulée *La Légende des trois Compagnons*. Les trois compagnons, frère Léon, frère Ruffin et frère Ange, étaient trois des disciples familiers de saint François. — « Nous avons longtemps passé les journées avec lui », dit leur *épître dédicatoire* au général de l'Ordre des Franciscains. Ce qu'ils n'avaient point vu de leurs yeux et ouï de leurs oreilles, ils savaient à qui s'adresser pour en obtenir un récit véridique. Quant à leur propre sincérité, elle éclate à chaque ligne de la *Légende*.

Sans génie, à force de conscience et de loyauté, ils ont fait un chef-d'œuvre : — « Cette *Légende des trois Compagnons*, a dit le dernier biographe de Saint-

François, M. Paul Sabatier, est le plus beau monument franciscain et l'une des productions les plus délicieuses du moyen âge. Il y a dans ces pages je ne sais quoi de doux, d'intime, de chaste, une sève de jeunesse et de virilité que les *Fioretti* rappelleront sans y atteindre jamais. A plus de six cents ans de distance, nous y sentons revivre le rêve le plus pur qui ait fait tressaillir l'Église chrétienne. »

La *Légende des trois Compagnons* a été terminée le 11 août 1246 à Grecio, petit couvent du val de Rieti, qui avait été l'un des séjours préférés du saint. On la trouvera dans ce volume, à la suite de l'étude sur saint François d'Assise. J'ai tâché de conserver dans ma traduction le

plus que j'ai pu de la candeur et de l'adorable gaucherie de ces hommes simples, si étrangers à toute préoccupation littéraire.

Il convient d'avertir que nous ne possédons pas cette œuvre exquise en son entier. Dans la forme où elle nous est parvenue, on n'y trouve presque rien sur les six dernières années de la vie du saint, les plus importantes à certains égards, et les deux derniers chapitres semblent n'être qu'un résumé du récit primitif. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer l'origine de ces suppressions. Il faudrait entrer dans le détail des dissensions qui ont déchiré l'ordre des Franciscains dès le lendemain de la mort du fondateur, et c'est un autre sujet, un autre monde aussi, où les passions

et les faiblesses humaines reprennent leur empire, où la pensée est ramenée de force vers des misères que le grand mystique avait su nous faire oublier un instant.



PREMIÈRE PARTIE

Vie de saint François d'Assise

Nous croyons être chrétiens. Ceux même d'entre nous qui se sont détachés du dogme s'imaginent qu'ils vivent sous la domination de l'Évangile, puisque les idées morales et sociales que l'Évangile apportait au monde ont passé dans nos mœurs, nos institutions et jusque dans nos préjugés. On oublie de se demander si la sagesse mondaine n'a pas modifié profondément la doctrine primitive, et ce qu'il reste encore de cette « triomphante folie », comme l'appelait Bossuet, depuis tant de siècles que de fort honnêtes gens travaillent à expliquer les textes d'une manière rassurante, adoucissant ici une idée trop sauvage,

interprétant plus loin dans le sens de notre égoïsme et de nos passions un précepte décidément impraticable. On n'ignore pas tout à fait qu'il y a certaines choses qui ne se comprennent plus comme il y a dix-neuf siècles, et qu'il a fallu civiliser, pour ainsi dire, des paroles qui s'adressaient aux petites gens d'un pays à demi barbare; mais peu de personnes se rendent compte du chemin parcouru, d'étapes en étapes, depuis le point de départ.

Il est bon, cependant, de rechercher de temps en temps où nous en sommes, ne serait-ce que pour ne pas se payer d'illusions ridicules. Rien n'y aide autant que de considérer les hommes qui se sont efforcés, à diverses époques et dans différents pays, de ramener le monde à l'Évangile vrai, à l'Évangile tout cru; nous pouvons juger, par l'impression qu'ils nous laissent, de ce qu'est devenue entre nos mains la loi à laquelle nous nous figurons être toujours soumis.

De tous ces exaltés, il n'en est pas avec qui

l'épreuve soit aussi décisive qu'avec saint François d'Assise, parce qu'aucun n'a été plus net de compromis humains. Il n'a rien donné à nos prudences ni à nos faiblesses. Il a remis sous les yeux des chrétiens la pensée de Jésus dans sa nudité, et a soutenu avec un doux entêtement que ses exigences ne sont pas au-dessus de nos forces. Nous allons essayer, après beaucoup d'autres [1], de raconter sa vie et son œuvre. C'est une histoire connue, mais si belle qu'on ne s'en lasse point, et on n'y a peut-être jamais cherché la leçon que nous venons d'indiquer. Selon que les idées de saint François d'Assise sembleront au lecteur

1. Nous mentionnerons *l'Histoire de saint François d'Assise*, de M. l'abbé Léon Le Monnier; les deux *Vies* de Thomas Celano, disciple de saint François; la *Vita*, etc., de saint Bonaventure (1263); *les Fioretti* (XIVe siècle); *le Saint François* de Frédéric Morin (1853), et celui du docteur Karl Hase (Leipzig, 1856); *Poètes franciscains*, d'Ozanam (1859); *Nouvelles Études d'histoire religieuse*, par M. Renan; *Des Hallucinations du mysticisme chrétien*, par A. Maury (*Revue* du 1er novembre 1854); *l'Italie mystique*, par Émile Gebhart (1890); enfin, les remarquables travaux récemment publiés par M. Paul Sabatier : *Vie de Saint François d'Assise*, etc.

d'un grand sage, ou seulement d'un grand saint, trop élevé au-dessus des choses de la terre pour en raisonner avec beaucoup de sens, il saura jusqu'à quel point il est encore dans la pure tradition évangélique.



I

ENFANCE DE SAINT FRANÇOIS

Lorsqu'on descend de Florence sur Rome par les vallées ombriennes, on aperçoit des villes dans les airs, posées sur des cimes abruptes dont elles suivent les contours déchiquetés. Beaucoup ont conservé les hautes murailles crénelées du moyen âge, qui serpentent au flanc de la montagne en formant des dessins bizarres. La montée jusqu'aux portes est longue et rude, l'intérieur de la ville accidenté. Les maisons sont tassées le long de petites rues tortueuses et escarpées, faciles à fermer et à défendre. Les vieux

palais noircis ont des airs de forteresses. Tout parle aux yeux d'un passé d'insécurité, d'invasions étrangères et de troubles civils. Tout parle aussi de la vénérable antiquité de ces retraites inaccessibles, où les débris du moyen âge recouvrent des murailles romaines, posées sur des fondements étrusques.

Les cités de l'Ombrie ont eu leurs jours de puissance et d'éclat. Leurs cathédrales, leurs hôtels de ville, les restes de leurs citadelles et de leurs palais témoignent de ce qu'elles furent du XIIe au XVe siècle, alors que Cortone, Pérouse, Assise, Foligno, Spolète, Orvieto levaient des armées et formaient des alliances. Leurs libertés avaient grandi, comme dans l'Italie du Nord, pendant la longue querelle des papes et des empereurs. Tandis qu'on se disputait leur possession, les fortes villes qui dominent le haut Tibre et ses affluents s'étaient transformées peu à peu, elles aussi, en républiques. L'autorité y avait

passé aux mains de la bourgeoisie et du peuple, et il en était résulté un épanouissement qui a été éphémère, parce que les jeunes souveraines se mirent aussitôt à se jalouser. Leurs luttes acharnées eurent vite fait de les jeter dans une décadence qui a été sans remède. Aujourd'hui, elles sont mortes. Leurs rues désertes n'ont plus que des boutiques de village, leurs maisons silencieuses ont l'aspect lépreux que donnent aux murailles les longs abandons. Ce sont d'adorables nécropoles, tout hérissées de monuments exquis, toutes égayées de vues incomparables sur les Apennins et leurs vallées profondes. Nulle activité humaine n'y trouble les visions du passé. On chercherait en vain des asiles plus à souhait pour les mystiques légendes du moyen âge.

C'est dans une de ces villes aériennes, à Assise, que naquit, en 1182[1], l'enfant destiné à remuer profondément la chrétienté. Son

1. Selon d'autres, en 1181.

père, Pierre Bernadone, était un gros marchand d'étoffes qui s'en allait trafiquer au loin, selon l'usage du temps. On était encore à l'âge héroïque du commerce, et les expéditions de ces marchands en armes, escortant leurs ballots sur les champs de foire de l'Europe, avaient une physionomie militaire et aventureuse que nous ne sommes plus accoutumés à associer aux opérations de cette nature. Les Italiens avaient commencé, dès la fin du XI[e] siècle, à passer les Alpes pour venir vendre leurs produits dans le midi de la France, et nous savons par les contemporains qu'au XIII[e] siècle on les rencontrait partout, aux fameuses foires de Champagne aussi bien qu'en Provence ou en Languedoc. Ils nous apportaient les cotonnades et les mousselines dont l'Orient avait eu longtemps le monopole, les taffetas, brocarts, velours, pour lesquels leurs artisans étaient alors sans rivaux. Pierre Bernadone faisait des courses fréquentes dans notre pays, et la tradition veut qu'il s'y soit

marié, pendant un de ses voyages, avec une fille noble de souche provençale. Ainsi s'expliquerait que son fils François ait eu dès l'enfance la tête pleine de chansons et de contes provençaux.

Sa femme, qui se nommait Pica, n'est pour nous qu'une silhouette indécise. Les vieux biographes de saint François, ceux qui avaient connu sa ville et sa famille, parlent à peine de sa mère. Ils nous disent qu'elle était simple et indulgente, la font apparaître deux ou trois fois à l'arrière-plan et semblent ensuite l'oublier. Son nom n'est plus prononcé. Nous ignorons jusqu'à la date de sa mort et si elle put jouir de la gloire de son enfant. Pierre Bernadone disparaît de même après la conversion de saint François, mais on nous l'avait du moins bien fait connaître auparavant, et c'est une physionomie curieuse; elle nous laisse entrevoir ce qu'était cette bourgeoisie naissante, déjà riche et encore grossière, dont l'avènement

au pouvoir était en train de changer la face de l'Italie.

Pierre Bernadone avait conservé les rudes qualités du plébéien à travers les défauts du parvenu. L'époux de la tranquille et modeste Pica adorait le faste. Il était âpre au gain, point courtois, et il avait des colères brutales. Pas aimable, en résumé, mais actif, énergique, appliqué à ses affaires et comprenant les devoirs de sa classe d'une façon assez fière. Dans les démêlés qu'il eut plus tard avec son fils aîné, qui ne tournait pas comme il l'aurait désiré, on ne vit jamais Pierre Bernadone s'opposer à ce que François allât se battre. Il tâcha de l'empêcher de verser dans le mysticisme et de devenir un saint, c'est-à-dire un bon à rien dans ses idées de négociant; il le laissa courir au danger toutes les fois que son fils en eut envie, même lorsqu'il ne s'agissait point de défendre Assise; ce marchand, qu'on nous représente intéressé et d'âme basse, admettait fort bien que son

enfant gâté, son meilleur aide au comptoir, laissât là les clients et risquât de se faire tuer sans aucune nécessité, uniquement pour l'amour de la gloire.

En revanche, Pierre Bernadone ne peut échapper au reproche d'avoir mal élevé ses fils. Les vieux biographes assurent que c'était alors l'usage. On ne voyait pas d'inconvénient à ce que les garçons se conduisissent en chevaux échappés, et François Bernadone ne s'en fit pas faute. Il était très ardent et il avait beaucoup d'argent; il devint le boute-en-train de la jeunesse dorée d'Assise, l'instigateur de toutes les sottises, et les sottises n'étaient rien moins que raffinées aux environs de l'an 1200. L'un des plus grands plaisirs des fils de bourgeois était de se griser de compagnie et d'aller ensuite faire du tapage dans les rues. Assise retentissait jour et nuit des chants et des cris de ces jeunes fous, en tête desquels marchait le fils du riche Bernadone, l'air important, car il s'imaginait être un personnage et jouer

un rôle digne d'admiration. Son excuse est que la ville entière l'admirait effectivement, et de tout son cœur, parce qu'il restait élégant et doux au milieu des excès. Jamais brutal, jamais un mot grossier. « Il n'avait pas l'air d'être de sa famille », dit un contemporain qui avait connu le père et les frères. Il n'avait pas non plus l'air d'être de sa classe, tant il y avait de noblesse dans toute sa personne.

Ses études furent sommaires. Il était mauvais écolier et il resta peu de temps sur les bancs. Son père l'en retira de bonne heure pour le mettre à auner du drap, sans s'inquiéter de l'état de ses études. Il ne venait à l'esprit de personne, au XIIe siècle, qu'un marchand eût besoin d'en savoir si long. Quelques panégyristes se sont efforcés, dans une bonne intention, de démontrer que saint François était plus instruit qu'on ne le croit généralement. La question est bien secondaire. S'il est au monde une chose indifférente, c'est

qu'un homme qui s'était donné pour tâche de renouveler notre conception de la vie, et qui y a réussi dans une certaine mesure, ait su plus ou moins de latin, surtout quand cet homme n'a pas cessé de répéter qu'il n'était qu'un simple et un ignorant, mais que la simplicité est une force, parce qu'elle « choisit d'agir, plutôt que d'apprendre ou d'enseigner [1]. »

Il y a d'ailleurs plusieurs façons d'être ignorant. François Bernadone l'était en poète; c'est dire qu'il savait une foule de choses dont ne se doutèrent jamais les bons prêtres de l'école Saint-George, où il avait fait ses classes. Les vers des troubadours provençaux bourdonnaient dans sa tête en essaims sonores. Il les entendait réciter aux jongleurs, sur les places publiques ou dans les tournois et carrousels, et il en possédait probablement des copies. Son esprit en reçut une empreinte que rien n'effaça jamais. Le sens ridicule

1. *Deuxième Vie* de Thomas Celano.

attaché de nos jours au mot de troubadour ne doit pas nous faire oublier ce qu'était cette poésie de poètes-chevaliers, où bruit et s'agite la vie guerrière du moyen âge. Les fadeurs amoureuses n'y tiennent pas toute la place. La guerre y est célébrée avec un emportement sauvage. « Je vous le dis, s'écrie Bertram de Born, le manger, le boire, le dormir n'ont pas pour moi tant de saveur que d'entendre crier des deux côtés : « A eux ! » et d'entendre hennir chevaux à vide sous le bois, et d'entendre crier : « A l'aide ! à l'aide ! » et de voir tomber petits et grands dans les fossés, sur l'herbage, et de voir les morts qui ont les flancs traversés par des tronçons d'armes. »

Il passe dans les pièces belliqueuses un souffle d'héroïsme, un mépris pour le soldat hésitant, bien faits pour préparer une âme généreuse aux grandes actions. Un marquis de Montferrat s'était croisé et n'était pas parti. « Marquis, lui crie un troubadour, je veux que les moines de Cluny fassent de vous leur capi-

taine, ou que vous soyez abbé de Cîteaux, puisque vous avez le cœur assez bas pour aimer mieux deux bœufs et une charrue à Montferrat qu'ailleurs être empereur. On dit bien que jamais petit de léopard ne se mit au terrier, comme fait le renard... Vos ancêtres, je l'entends raconter, furent tous des preux; mais il ne vous en souvient guère[1]. » Les troubadours ont eu sur saint François une influence analogue à celle que les romans de chevalerie espagnols exercèrent, à trois siècles de distance, sur sainte Thérèse. Ils le familiarisèrent de même avec les pensées et les sentiments héroïques.

Le fils du drapier d'Assise eut un autre maître bienfaisant, la Nature, qu'il aima jusqu'à la mort d'un amour invariable. Les gens qui savaient la regarder n'étaient pas aussi rares que le feraient supposer les mosaïques et les sculptures de l'époque. On raconte que Joachim de Flore, l'un des précurseurs de

1. Traduit par Villemain.

saint François, s'interrompit un jour de prêcher en voyant le temps s'éclairer subitement, et sortit de l'église avec ses auditeurs pour leur faire admirer la campagne mouillée et ensoleillée. Cet exemple, et quelques autres du même genre, n'empêchent pourtant point que saint François ait été unique dans tout le moyen âge par un sentiment de la nature dont l'intensité n'a jamais été surpassée. Il y entrait un mélange d'admiration pour « tout ce qui était beau à voir [1] », et de tendresse pour la vie universelle qui enfante également le brin d'herbe et l'humanité. Il restait en contemplation devant une fleur, devant les souples ondulations d'une vigne grimpée dans un arbre, à la mode italienne, devant un insecte ou un oiseau, et il ne les regardait pas avec le plaisir égoïste du dilettante; il s'intéressait à ce que la plante eût son soleil, l'oiseau son nid, à ce que la plus humble des manifestations de la force créatrice eût la

1. Celano.

part de bonheur inconscient à laquelle elle peut aspirer.

Le sort l'avait fait naître dans un pays qui, par une rare rencontre, est tout ensemble grandiose et riant. Il passa sa jeunesse à boire par les yeux l'Ombrie et sa divine lumière, les lignes exquises de ses puissantes montagnes, la sauvagerie mêlée de douceur qui lui donne une physionomie inoubliable. Promeneur acharné, il courait les pics et les vallées, les champs cultivés et les bois déserts, s'absorbant dans l'admiration devant un humble ruisseau comme devant un site imposant. Rentré dans Assise, il y plongeait de toutes parts sur de vastes horizons. La ville est suspendue, en plein midi éblouissant, au flanc du mont Subasio. A ses pieds, une large vallée où le Chioggio coule parmi les oliviers. En face, une montagne robuste et sombre, aux verts vigoureux. A droite et à gauche, la vallée fuit entre des chaînes bleuâtres qui vont pâlissant, et deviennent peu à peu d'un

azur si doux, que le regard ne peut s'en rassasier. Assise plane sur ces paysages merveilleux, et l'on y est sans cesse surpris, malgré la hauteur des maisons, par des éclairs de campagne. C'est à un tournant de rue, c'est par-dessus un mur de terrasse ou à travers des fenêtres ouvertes. Les Bernadone habitaient dans le haut de la ville. Ils ne pouvaient sortir de chez eux sans voir au delà des remparts, et, lorsque le printemps italien jetait sa royale parure sur les monts et les plaines, la vie du jeune François devenait un enchantement.

La poésie provençale et la nature furent ses deux grands précepteurs. Les leçons qu'il reçut des événements publics complétèrent son éducation. Son adolescence assista aux efforts d'Assise pour se débarrasser du duc allemand imposé par l'empereur. Il avait seize ans et demi quand le peuple, profitant d'une absence de Conrad von Lutzen, se leva en masse et monta assiéger la citadelle dont

on voit encore plusieurs tours carrées et quelques murs énormes. Le redoutable Rocher-Rouge, asile séculaire des oppresseurs étrangers, fut pris et incontinent démantelé. La population courut ensuite réparer les murailles de la ville. Il ne restait plus qu'à nettoyer Assise des ennemis intérieurs, ces nobles durs et rapaces qui tenaient garnison dans leurs palais fortifiés et y vivaient comme en terre conquise. Ceux d'entre eux qui acceptèrent le régime nouveau obtinrent des conditions honorables; on convint de leur réserver une partie des dignités républicaines. Une série d'assauts et d'incendies eurent raison des autres, et l'Ombrie compta une cité libre de plus.

François Bernadone était du parti du peuple, et hardi compagnon. Il est très douteux[1] qu'il ait assisté les bras croisés à ces luttes généreuses en faveur de l'indépendance. Cela ressemblerait trop peu à tout ce que l'on sait de

1. Voir Cristofani, *Storie d'Assisi*.

lui. L'esprit ne soufflait pas encore sur cette jeune tête, bouillonnante d'énergies ignorées d'elle et des autres. Le futur paladin de l'Évangile, destiné aux victoires pacifiques, se contentait pour l'instant d'être un jouvenceau d'humeur belliqueuse, qui rêvait aventures, conquêtes, chevalerie, gloire, et qu'on trouvait toujours empressé à décrocher son bouclier.

Au surplus, très gai et passablement frivole. Il n'était que rires et chansons, prenait au sérieux le menu d'un repas ou la coupe d'un habit, et jetait à pleines mains les écus paternels, à moins cependant qu'il ne s'abîmât dans une méditation solitaire, entre deux parties de plaisir, ou qu'il ne se perdît derrière son comptoir dans de vagues projets romanesques. Ses pieux disciples soupiraient plus tard en se rappelant les contrastes de sa nature. Il restait petit-maître jusqu'au bout des ongles en attendant d'être un héros, et en sentant qu'il le serait, bien qu'il fût loin

de prévoir comment. Ceux qui le connaissaient le sentaient aussi, malgré toutes les apparences. Il poussait la recherche jusqu'à l'enfantillage, se composait des costumes extravagants, faisait à table le délicat et le dégoûté, se bouchait le nez pour une mauvaise odeur, et laissait pourtant le public dans l'attente de grandes choses. Quelques amis de son père hochaient leurs têtes de bourgeois économes en considérant son luxe de grand seigneur. Le peuple en jugeait mieux, et quand il le voyait passer avec ses airs de prince, superbement drapé dans de riches vêtements, le peuple le regardait d'un œil indulgent et lui pardonnait tout, par un pressentiment obscur de l'avenir.

Il est plus facile de constater que d'expliquer l'étrange pouvoir de séduction qui fut l'une de ses grandes forces. Ses contemporains ont sans cesse le même mot à la bouche en parlant de lui. Qu'ils l'aient connu jeune ou vieux, roi de la jeunesse d'Assise ou moine

ascétique, ils disent toujours : — Il était « si aimable ». On ne saurait prétendre qu'il fût beau, surtout pour un temps où l'air de vigueur comptait pour beaucoup. Sa personne était petite et frêle, son teint pâle et délicat. Il avait la figure allongée, les traits fins, le cou fluet, de petites oreilles, de petites mains, de petits pieds, rien de très frappant, en somme, si ce n'est le beau regard franc de ses yeux noirs et le charme inexprimable de sa physionomie, tout aimable comme son âme. La grâce souriante qui a constamment marqué ses actions, y compris les plus hautes et les plus austères, rayonnait sur son visage et disposait les cœurs pour lui. Sa voix musicale et caressante achevait de les lui soumettre. Le monde tendait le cou à son joug avant de savoir ce qu'il serait.

Cependant son père l'avait associé à son commerce et se réjouissait d'avoir un fils aussi avisé en affaires. Saint François — dernier trait imprévu — fut, avant sa conver-

sion, un négociant habile, très attentif à accroître son gain. Il se tenait dans la boutique et servait les pratiques, qui l'aimaient à cause de sa politesse.



II

LA VOCATION

Les premiers signes d'un changement intérieur se manifestèrent aux approches de la vingtième année. L'enfant gâté, qui avait toujours marché dans la vie comme dans une fête, commençait à ouvrir l'oreille aux bruits du monde, et il entendait monter vers lui, de toute la terre italienne, un gémissement douloureux qui l'étonnait. Il commençait à regarder autour de lui, et il était embarrassé de ce qu'il apercevait de visages abattus et d'yeux en larmes. Son attention s'arrêta tout d'abord sur les pauvres. Un incident, très vulgaire

en soi, lui fit remarquer pour la première fois la sécheresse de leurs rapports avec les riches, et il fut froissé de sa découverte.

Un mendiant était venu lui demander l'aumône dans un moment où sa boutique était pleine d'acheteurs et lui-même très affairé. Il rudoya ce pauvre homme et le chassa. Rien de plus naturel, n'est-ce pas? On ne se gêne pas avec un mendiant, rebut du monde, habitué à être malmené. Cependant, les clients partis, l'image du pauvre lui revint à l'esprit. Il se prit à songer à ce qu'il aurait fait si ce passant, au lieu d'être un mendiant quelconque, l'avait sollicité « au nom d'un grand comte ou d'un baron », et il tomba d'accord avec lui-même qu'il lui aurait donné ce qu'il demandait. Parce qu'il n'était qu'un mendiant quelconque, François Bernadone, renommé dans Assise pour sa courtoisie, avait été d'une grande grossièreté, *magnæ rusticitatis*[1], lui

1. *La Vie des trois compagnons.*

chrétien, lui membre d'une religion qui nous enseigne à considérer les pauvres comme les ambassadeurs du Roi des rois, afin qu'il y ait paix et bonne volonté entre tous les hommes. Il se promit de ne jamais recommencer et se tint parole; de ce jour date l'empressement, accompagné d'égards charmants, qu'il ne cessa plus de témoigner aux humbles, d'autant plus tendre pour eux qu'ils étaient plus enfoncés dans l'irréparable ignominie de la misère.

Ce n'est pas tout. L'incident eut d'autres suites plus importantes. François Bernadone en garda au cœur une inquiétude qui ne devait pas tarder à se changer en angoisse. Vaguement, mais tenacement, il entrevit les causes profondes de l'immense douleur du monde chrétien. Ces foules inconsolables, dont la plainte désolée le troublait maintenant au milieu de ses plaisirs, pleuraient la parole miséricordieuse de Jésus, impudemment faussée par des âges violents qui avaient intérêt à

travestir l'Évangile pour échapper à ses contraintes. Le doux ami des misérables, le Dieu pauvre qui n'avait où reposer sa tête, avait cédé la place à une figure sévère et pompeuse, couronnée d'or, prompte à lever la main pour maudire, et qui parlait aux peuples par la bouche d'évêques puissants et impérieux. Le christianisme primitif était tombé dans le même discrédit où nous le voyons aujourd'hui, bien que par des causes différentes, et le christianisme hautain qui l'avait remplacé ne pouvait rien pour consoler les âmes. La minute où saint François eut l'intuition de ces choses décida de sa vie.

Il n'était pas le premier à soupçonner la source du mal. Depuis deux cents ans et davantage, des voix irritées sortaient des bouges des gueux et des monastères, à moins qu'elles ne tombassent du haut de quelque chaire audacieuse, dénonçant la religion officielle, insolente caricature de l'Évangile, et les comtes ou barons mitrés et crossés qui

régnaient avec leurs soudards dans les palais épiscopaux. Le peuple n'avait pas pu prendre son parti de l'entrée de l'Église dans le régime féodal et de la métamorphose de ses pasteurs en loups dévorants qui n'épargnaient pas leurs propres troupeaux. Dans le clergé lui-même, il y avait toujours eu des moines et des prêtres dont l'âme se remplissait de honte et de dégoût en voyant leur abbé vivre en bandit, leur évêque en joyeux batailleur. Leur colère à tous s'exaspérait à mesure qu'ils remontaient par la pensée la hiérarchie romaine, au sommet de laquelle la papauté, sauf de glorieuses exceptions, donnait l'exemple de la violence et de l'iniquité. La conscience populaire se révoltait, et il n'était pas besoin de grande attention pour distinguer un chœur assourdi de malédictions, qui n'attendait qu'une occasion pour éclater en accents formidables, ceux qui firent plus tard la Réforme.

Les maux dont ils s'indignaient étaient

lamentables, mais on ne voit pas comment ils auraient pu être évités, comment les papes auraient pu rester fidèles à la tradition primitive et conserver innocemment les vertus évangéliques dans les siècles qui suivirent les invasions des barbares, alors que le chef de la chrétienté était exposé tout comme un autre à être enlevé par les brigands ou massacré par un rival. Il n'y avait pas alors dans tout l'Occident de lieu plus infesté de barons pillards que Rome, de population plus sauvage que les Romains. La ville sainte aurait été, même sans le pape, un des grands coupe-gorge de l'Europe. La présence du successeur de saint Pierre y doublait le désordre. Elle en faisait le rendez-vous des conquérants étrangers et des aventuriers heureux, dont l'un prétendait être couronné, comme Charlemagne, dans l'antique basilique de Saint-Pierre, dont l'autre voulait prendre la tiare pour la donner à un client. Le saint-père vivait au milieu des bagarres et ne pouvait

pas dire sa messe en sécurité. Il n'est pas surprenant qu'il ait aspiré à la grandeur temporelle autant et plus qu'aux sept béatitudes.

Il faut regarder d'un peu près ce spectacle extraordinaire pour se rendre compte de ce qui était alors possible et impossible. De 897 à 985, moins d'un siècle, il y eut un pape empoisonné, deux étranglés, quatre morts en prison d'une manière suspecte. Vers la fin du XI[e] siècle, le grand Grégoire VII, pour avoir osé s'attaquer aux simoniaques, fut enlevé une nuit de Noël dans Sainte-Marie-Majeure. En 1118, Gélase II fut attaqué à coups de pierres et de flèches pendant qu'il officiait à Sainte-Praxède. Cela ne pouvait pas durer. Il fallait au saint-siège des soldats et des forteresses, dans l'intérêt même de la religion, sans cesse outragée et bafouée dans la personne de son chef. C'est ainsi qu'il fut amené à fermer l'Evangile et à aimer l'argent, avec lequel on achète des armées.

Il rouvrit la porte du temple aux marchands, se fit marchand lui-même et vendit tout ce qu'on voulut bien lui acheter : dignités ecclésiastiques, biens spirituels, couronnes temporelles, le sacré et le profane, la terre et le ciel, sans s'inquiéter de ce qu'était l'acheteur, pourvu qu'il eût bon crédit. L'inévitable arriva. Les seigneurs achetèrent des évêchés pour leurs bâtards, et ceux-ci dotèrent leurs filles avec des abbayes. Les familles nobles se concertèrent pour s'assurer la poule aux œufs d'or en mettant un des leurs sur le trône pontifical. On vit alors l'épiscopat encombré de ces malandrins qui provoquaient les invectives d'un Pierre Damien ou de tel mystique en guenilles dont le nom est resté ignoré dans l'histoire. « Il aurait mieux valu pour lui être porcher ou avoir la lèpre que de *faire l'évêque*, » écrivait fra Salimbene de l'un d'entre eux.

Le pis est que ces prélats indignes prêchaient une religion à leur image et selon leur

intérêt, une religion de terreur où l'enfer engloutissait quiconque ne payait pas régulièrement la dîme. Par un blasphème effronté, Jésus, devenu dur, maudissait au lieu de consoler. Sa sécheresse avait gagné les cœurs des hommes, et l'on peut dire qu'il y a rarement eu aussi peu de bonté sur la terre que dans les siècles qui ont précédé la naissance de saint François d'Assise. Les faibles n'avaient pas de pitié à attendre, les humbles pas de sympathie. Dans l'excès de leur souffrance, ils en appelèrent de l'Église à Dieu, et ce fut l'origine de la puissante vague d'hérésie qui partit au XIe siècle des pays slaves et submergea une grande partie de l'occident. Les sectes se multiplièrent, unies au fond dans une idée commune. *Cathares* ou *patarins*, *poblicans* ou *albigeois*, *amis de Dieu* ou *bons-hommes*, *pauvres* ou *humiliés*, de quelque nom enfin qu'on les nomme et de quelques dogmes ou rites qu'ils s'avisassent, tous ces révoltés, sans exception aucune, étaient péné-

trés d'un âpre désir de revenir à l'idéal de l'Evangile et convaincus qu'on n'y parviendrait qu'en abattant l'Église féodale et mondaine et en rebâtissant sur ses ruines. Il leur paraissait impossible que le clergé romain s'amendât, au degré de pourriture où il en était; qu'il consentît à redevenir pauvre, à prêcher le pardon des offenses et l'amour des humbles, à se faire le défenseur des aspirations politiques et sociales qui agitaient les classes inférieures, impatientes de compter dans la balance et de pouvoir s'estimer elles-mêmes.

L'originalité de saint François fut de croire le contraire. Il fut frappé, autant et plus que n'importe quel hérétique, de l'acuité du mal et de l'urgence d'y apporter remède : il ne lui vint même pas à l'esprit de tenter une réforme en dehors de l'Église, à plus forte raison contre elle. Il ne douta pas d'elle un seul instant, en quoi il montra une grande intelligence de cette merveilleuse organisation qui s'adapte

infatigablement, depuis tantôt dix-neuf siècles, aux temps et aux états d'esprit les plus divers, et dont la souplesse n'a encore été en défaut qu'une seule fois, le jour où Léon X fit brûler les écrits de Luther. L'Église s'était attardée dans les errements d'un autre âge. Son fils d'Assise se borna à lui remettre sous les yeux, discrètement et avec un profond respect, le christianisme du discours sur la montagne, et à lui faire signe qu'il était temps d'avancer. Elle tint compte de l'avertissement et fut reconnaissante de la façon dont il était donné.

Nous avons dû marquer le point de départ de l'apostolat de saint François, et la pensée qui présida à sa carrière active, avec beaucoup plus de netteté que l'un et l'autre n'en avaient dans son esprit, à la date où nous sommes arrivés. La grande crise morale, dont l'anecdote du pauvre est un premier indice, avait été déterminée chez lui par des impressions auxquelles se mêlait encore peu de raisonne-

ment. C'est pourquoi elle eut d'abord des allures capricieuses. Le jeune Bernadone demeurait flottant, plus agité que persuadé et ne distinguant pas sa voie. Il voyait si peu clair dans ce qui se passait en lui, qu'il attribuait son malaise au besoin d'aventures et de combats. Une guerre ayant éclaté entre Assise et Pérouse, il partit avec les milices d'Assise, fut pris dans une déroute et arriva néanmoins dans son cachot avec une telle provision de bonne humeur et d'heureux souvenirs, qu'il scandalisait ses compagnons. Rentré chez soi à la paix, en 1203, il ne demandait qu'à recommencer. Son rêve était de devenir chevalier en dépit de sa naissance bourgeoise.

Une maladie arrêta son élan. Ce fut pendant sa convalescence, en revoyant pour la première fois la campagne, qu'il s'aperçut tout à coup qu'il était devenu un autre homme. Les mêmes paysages, regardés avec les mêmes yeux, lui disaient tout autre chose que par

le passé, des choses beaucoup plus sérieuses. Il s'étonna d'abord de son changement, s'y habitua et n'y pensa plus. Son imagination s'envola de nouveau dans le monde poétique où le bon Roland et le géant Loquifer accomplissent leurs exploits. Il brûlait de les égaler.

Sur ces entrefaites, un seigneur d'Assise annonça son prochain départ pour une expédition lointaine où il se proposait, suivant les idées d'alors sur la guerre, « de gagner de l'argent ou de la gloire ». Le jeune Bernadone obtint de le suivre et pressa aussitôt ses préparatifs. Il songea tout d'abord à sa toilette, étant beaucoup trop romantique pour s'imaginer qu'on fait des actions héroïques avec un costume quelconque, et se composa un habit merveilleux, plus riche que celui de son chef. Cette importante affaire terminée, il n'eut plus de repos en attendant le départ. Il n'en dormait plus, ou, s'il dormait, il voyait en songe des trophées d'armes à la place

des piles de drap qui emplissaient le logis paternel. Il annonçait avec confiance au public qu'il allait devenir un grand prince, qu'il « le savait ».

Le grand jour vint enfin, et des surprises avec lui. La première fut qu'en se pavanant dans les rues, le futur monarque rencontra un chevalier pauvre, en piteux équipage, et qu'il ôta son beau costume pour le lui donner, de sorte qu'il sortit d'Assise moins brillant qu'il ne s'y était attendu. La seconde fut que la fièvre le prit à la première couchée, à Spolète; qu'étant au lit et dans un demi-sommeil, il crut entendre une voix l'avertir qu'il faisait fausse route et lui ordonner de rentrer à Assise; qu'il obéit avec sa spontanéité ordinaire et se retrouva le lendemain à vendre du drap à ses pratiques étonnées, qui le croyaient en route pour son royaume. La troisième surprise fut qu'ayant donné un magnifique repas à ses camarades pour célébrer son retour, son esprit demeura obstinément ail-

leurs. On chantait, il se taisait; on lui parlait, il n'entendait pas; on se promenait, il demeurait en arrière. Ses hôtes se moquaient de ses distractions et de ses airs absorbés; mais peu lui importait; il n'avait jamais été aussi heureux. Le trouble qui l'oppressait venait de se résoudre subitement en une immense espérance. Un jour nouveau éclairait l'avenir et lui montrait dans le lointain une existence qu'il n'aurait pu définir, mais dont il savait déjà qu'elle était plus belle que toutes celles qu'il avait jamais vues autour de lui. Au milieu des bouteilles et des propos de table, il se découvrait lui-même, et c'était un bonheur intense.

Les mois qui suivirent furent remplis par la lutte qu'on observe souvent chez les mystiques au début de leur vocation. Ils se débattent contre la fascination qui les entraîne hors du monde réel, dans la région inquiétante du surnaturel. Leurs premières extases leur causent des ravissements très mélangés de

terreurs, et ils n'en goûtent pleinement les mystérieuses délices, inaccessibles au reste des hommes, qu'après s'être accoutumés à vivre dans l'impossible et l'irréel. Assise soucieuse vit le jeune Bernadone, en proie au délire sacré, errer en larmes par les chemins et remplir l'air de lamentations, parce que l'invisible s'était manifesté à lui et qu'il avait entendu les voix de la solitude. Il s'exaltait dans de longues prières, et les crucifix lui adressaient la parole, l'espace se peuplait de visions. Ces crises le laissaient tremblant et angoissé, parce qu'il ne discernait pas encore sa tâche.

Il comprenait seulement qu'il s'agissait des pauvres, et de réhabiliter la pauvreté afin qu'elle cessât au moins d'être une honte, si elle ne pouvait cesser d'être un malheur. Son existence passée l'avait mal préparé à prêcher d'exemple. Avec le sens pratique qui ne l'a jamais abandonné, il mesura ses forces au moyen d'expériences. Il avait besoin de con-

naître les sensations d'un honnête homme réduit à la mendicité, avant de déclarer à l'univers que la pauvreté est la grande libératrice, qui nous affranchit de tous nos soucis, à la seule condition de l'aimer.

Il s'en fut à Rome, où personne ne le connaissait, emprunta les haillons d'un mendiant, tendit la main à la porte d'une église et alla manger avec ses nouveaux confrères. L'épreuve fut satisfaisante; il se sentait capable de demander l'aumône à la face de son père, et c'était tout dire. Quelque temps après, se promenant à cheval dans la vallée d'Assise, il aperçut l'objet de toute son horreur : un lépreux. Il s'imposa d'en approcher, de lui donner une aumône et de lui baiser la main, et il le fit; mais l'effort lui avait tant coûté, que c'était à peine une victoire. Un apprentissage était ici nécessaire. François Bernadone, le mondain raffiné, se rendit à une léproserie et embrassa ses habitants sur la bouche. Maintenant, il était prêt.

Dégoût moral et dégoût physique, il pouvait tout affronter. Sans tarder davantage, il se lança à corps perdu dans la bataille pour le Dieu des va-nu-pieds, qui lui paraissait le Dieu de la paix et de la concorde, dans une société où l'inégalité est la règle.

Il fallait avant tout s'arracher à sa famille. La lutte qu'il eut à soutenir a été durement reprochée à son père. C'est injuste. Nous devons entrer dans les sentiments qu'éprouve un bourgeois respectable en découvrant que son fils a l'intention de se faire mendiant de profession. Pierre Bernadone avait péché jusqu'ici par excès d'indulgence. Il avait fermé les yeux et laissé vider ses coffres, avec une égale complaisance, au profit des tailleurs, des brodeuses, des cabaretiers, des jongleurs, des mendiants, des églises, des lépreux, selon que le vent tournait et qu'il plaisait à son enfant. Un soir, celui-ci ne rentra pas. Il était allé vendre des pièces d'étoffes à Foligno et n'avait pas reparu. Ses parents s'inquiètent,

le cherchent, apprennent au bout de plusieurs jours qu'il s'est établi chez le prêtre d'une église appelée Saint-Damien, au-dessous d'Assise. Le père part avec des amis pour le ramener, mais François les entend venir et le cœur lui manque; il s'enfuit dans la montagne, se cache dans une grotte et supplie Dieu, avec des torrents de larmes, de lui donner la force d'obéir à ses appels. Un mois se passe. Pierre Bernadone, assis dans sa boutique, entend une rumeur s'élever des rues et des places d'Assise. Il distingue son nom, se lève en hâte, sort et pousse un cri de douleur : la foule poursuivait un fou avec des pierres et de la boue, et ce fou aux yeux rougis, au visage défait, aux vêtements en désordre, c'était son fils, son orgueil, son François, qui venait, « ivre de l'esprit », proclamer la victoire du Christ sur les liens terrestres.

Il fondit sur lui, le poussa dans sa maison, l'attacha, l'enferma, le battit, l'injuria, et n'en put tirer que l'assurance réitérée que Dieu

serait obéi. Sa femme prit sur elle de délivrer le prisonnier et de le laisser aller. Pierre Bernadone la malmena rudement, courut après son fils à Saint-Damien et vit que tout était inutile. Il n'avait pas affaire à un fou, mais à un glorieux entêté. Exaspéré, il porta plainte contre François, qu'il accusait de lui avoir volé l'argent des marchandises vendues à Foligno. Ils comparurent ensemble devant l'évêque d'Assise.

La scène a été maintes fois reproduite par la peinture. L'évêque d'Assise engagea paternellement le jeune Bernadone à rendre à son père ce qui lui appartenait. La réponse ne se fit pas attendre. En un clin d'œil, François fut tout nu, ses habits en tas devant l'évêque, et l'argent dessus : — « Écoutez tous et comprenez. Jusqu'ici, j'ai appelé Pierre Bernadone mon père. Je lui rends son argent et tous les vêtements que je tiens de lui, et je dirai désormais : Notre Père qui êtes aux cieux. » — La soudaineté de cette action, son

étrangeté, remuèrent profondément l'assistance. Des hommes pleuraient. L'évêque embrassait le jeune enthousiaste et le couvrait de son manteau. Le vieux Bernadone comprenait qu'il perdait son fils et restait partagé entre le chagrin et la colère. Il mit fin à la scène en ramassant la bourse et les habits et en se retirant. La foule s'indigna contre le père en voyant qu'il emportait tout, et l'accompagna de ses murmures.

Quelques heures plus tard, des voleurs en embuscade dans une forêt, aux environs d'Assise, entendirent une voix jeune et chaude chanter à pleine gorge dans une langue étrangère. Ils s'approchèrent et virent un homme demi-nu qui répondit à leurs questions : — « Je suis le héraut du grand roi. » — Les voleurs jetèrent l'insensé dans une gorge remplie de neige et s'éloignèrent. A peine sorti de son trou, l'homme entonna de plus belle son chant d'allégresse. Cet heureux déguenillé était le fils du riche Bernadone.

Vêtu d'une loque donnée par l'évêque, il célébrait en provençal son entrée au service de Dieu et sa délivrance des servitudes du monde. La montagne retentissait au loin de ses triomphantes actions de grâces. François Bernadone avait vécu, saint François était né. On était au printemps de 1207, et des fleurs paraissaient aux berges des fossés.



III

FONDATION DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

Assise crut d'abord n'avoir qu'un vagabond de plus. Son enfant de prédilection lui était revenu bizarrement accoutré en ermite, après avoir été marmiton dans un monastère et infirmier chez des lépreux. Maintenant, il mendiait de porte en porte du pain et des restes, maudit par son père quand il le rencontrait, moqué de son frère et du peuple. Ou bien il se tenait debout sur les places de la ville et chantait. La foule faisait cercle avec curiosité. Il lui demandait des pierres pour réparer Saint-Damien ou une autre église, et

les emportait sur son dos. Bientôt il se mit à prêcher et parut encore plus singulier. Il ne se souciait point d'une chaire ni d'un lieu clos, pas davantage d'ordonner son discours ou de mesurer ses gestes. Quant à parler latin, comme le faisaient encore à cette époque les prédicateurs officiels, le nouvel apôtre en eût été bien empêché.

Il s'exprimait en langue vulgaire, et jamais il n'y eut sermon plus libre et plus impétueux. Pas de périodes savantes ni de divisions; à peine de suite. Des phrases sans apprêt, mais si tendres que les yeux se mouillaient en les écoutant, si enflammées que les cœurs bondissaient dans les poitrines. Des idées au hasard, telles qu'elles jaillissaient d'une grande âme sincère. Plus de gestes que de mots : un homme qui prêchait de toute sa personne, qui était sans cesse en mouvement, coupant son discours de « gestes de feu et de signes de tête [1] », pleurant, riant, mimant sa pensée

1. Celano.

quand l'expression ne venait pas. Une physionomie mobile et expressive, qui se transfigurait sous le coup de l'émotion intérieure. « Il paraissait tout autre », dit un témoin oculaire[1]. Ce spectacle extraordinaire était offert aux passants dans la rue, sur les grandes routes, en quelque lieu qu'il se trouvât des gens de bonne volonté pour écouter le pâle ermite aux yeux brillants.

On haussait les épaules et l'on plaignait sa famille, mais on venait l'écouter. Insensiblement, on eut conscience de quelque chose de changé dans la province. La guerre étai toujours aux portes, l'Ombrie toujours écrasée entre le pape et l'empereur, le vasselage toujours pesant et l'Église toujours féodale. Pourtant les âmes étaient moins oppressées. Une impression de soulagement se répandait dans le pays, et l'on finit par comprendre d'où chacun la rapportait à son foyer. Aussitôt on accourut de tous les points de l'horizon

1. Celano.

vers celui qui savait les paroles qui relèvent. Les auditoires du déguenillé se firent multitude. Thomas Celano, qui avait assisté des centaines de fois aux improvisations de saint François, a décrit dans son style imagé leur prodigieux effet sur les foules : « Les hommes accouraient, les femmes accouraient, les clercs se hâtaient, les religieux faisaient diligence, afin de voir et d'entendre le saint de Dieu, qui leur paraissait à tous un homme d'un autre siècle... Il semblait vraiment qu'en ce temps-là, dès qu'on se trouvait en présence de saint François ou qu'on parlait de lui, le ciel versât sur la terre une lumière nouvelle... Il rayonnait comme l'étoile brille dans l'obscurité de la nuit, et comme le matin se déploie au-dessus des ténèbres. »

Il était, en effet, « un homme d'un autre siècle ». Nous ne possédons pas de sermon de saint François, mais nous connaissons les idées qui faisaient le fond de sa prédication, et il est certain que les chrétiens n'avaient

rien entendu de pareil depuis l'âge apostolique. Traduit en langage moderne, son enseignement signifiait à peu près ceci :

La tristesse qui pesait sur le monde chrétien provenait de deux graves malentendus, l'un avec la vie, l'autre avec le ciel. Le malentendu avec la vie consistait à s'être rendu esclave de ses faux biens : richesses, honneurs, vanités et superfluités de toute sorte, au lieu de se jeter sur le trésor sans prix qu'elle offre à tout venant : la liberté. Il dépendait des auditeurs de saint François de secouer à l'instant même, et à jamais, les soucis qui leur rendaient l'existence semblable à une chaîne, et d'être aussi libres, aussi joyeux que l'oiseau sur la branche. Le remède était à leur portée; ils n'avaient qu'à étendre la main, qu'à vouloir : ils n'avaient qu'à épouser la Pauvreté. Aussitôt, quel changement! Quelle guérison délicieuse des rongements d'esprit de ceux qui possèdent et qui craignent de perdre ou de ne pas acquérir davantage! L'homme qui ne pos-

sède rien et qui a la volonté de se passer de tout, jouit en paix de ce que personne ne peut ôter à personne : la sainte joie de vivre, la fraîcheur des champs et le parfum des fleurs, l'attente du royaume de Dieu. Loin d'avoir fait un sacrifice, son gain est inestimable. L'amour de la pauvreté est la grande leçon de l'Évangile; mais les hommes ont cru savoir mieux que Jésus ce qui leur convenait, et de là est né le second malentendu avec le ciel.

C'est ici que saint François se séparait des patarins et autres hérétiques, qui rejetaient toute la faute sur l'Église et lui reprochaient d'avoir substitué un Dieu à son image, impérieux et menaçant, au Dieu d'amour et de miséricorde de l'Évangile. Il n'a jamais eu une parole de blâme pour l'Église ni pour ses représentants, quels qu'ils fussent. Il a toujours enseigné que le mal venait de ce que la foule des chrétiens avait brisé le pacte évangélique pour le remplacer par une reli-

gion plus respectueuse des règles de la prudence humaine, ce qui était une bien grande erreur. « Toute la sagesse du monde n'est que folie », disait-il, et on l'avait bien vu. Tandis que le Dieu des pauvres, celui qui s'est ému d'une divine pitié pour les souffrances de l'humanité, tombait dans l'oubli et s'endormait d'un sommeil qui devait durer onze siècles, la pitié et la tendresse remontaient au ciel avec lui et s'endormaient à ses pieds. C'est à les réveiller tous trois que s'attachait désespérément l'ardent prédicateur d'Assise. Il les appelait à grands cris et avec larmes, sachant bien que c'était ce qu'il fallait à ce pauvre monde aigri par la souffrance. Pourvu qu'ils comprissent tous que la folie de l'Évangile est la vraie sagesse !

Les premiers qui le comprirent tout à fait furent deux citoyens d'Assise, Bernard de Quintavalle, homme riche et considérable, et un chanoine nommé Pierre. Quand Bernard déclara son intention de distribuer ses biens

aux pauvres et d'aller vivre avec saint François, celui-ci eut un scrupule. Il n'était pas grand clerc et ne savait pas exactement, après tout, ce que Jésus avait dit sur le renoncement aux richesses. Il donna rendez-vous à Bernard et à Pierre dans une église d'Assise, et tous trois se mirent en devoir de consulter l'Évangile.

Ils lurent : « Si tu veux être parfait, vends ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; après cela, viens et suis-moi. » Rien de plus clair. Les deux disciples allèrent aussitôt vendre ce qu'ils avaient, et l'on put contempler sur la grande place d'Assise une scène apostolique. Le riche Bernard de Quintavalle tenait sa fortune dans un pan de sa robe et la semait dans les mains tendues vers lui. Debout à ses côtés, le jeune Bernadone avait l'air de trouver cela très naturel. Un vieux prêtre ayant choisi ce moment pour réclamer de l'argent, qui lui était dû, disait-il, pour les réparations de

Saint-Damien, François plongea sa main dans la robe de Bernard, jeta une poignée d'écus au bonhomme et allait lui en envoyer une seconde, d'un geste empreint d'un magnifique mépris pour « cette poussière », si le prêtre, un peu honteux, ne s'était retiré en murmurant qu'il était assez payé.

Huit jours après, troisième recrue. Puis il en vint un quatrième, un cinquième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils fussent douze.

Ni le maître ni les disciples ne songeaient à fonder un ordre. Ce serait mal connaître saint François que de lui attribuer des plans longuement préparés. En 1209, année des premières conversions, il n'avait pas d'autre projet que de vivre selon ce qu'il croyait. Ses compagnons l'entendaient de même. Aucun d'eux ne se doutait qu'il était en train d'inventer les franciscains. L'un des ordres religieux les plus puissants qui aient existé a été fondé, pour ainsi dire, sans y penser.

La petite communauté s'était établie dans

une cabane qu'elle s'était construite dans la vallée, au-dessous d'Assise, près d'une chapelle abandonnée qu'on nommait Sainte-Marie de la Portioncule. Elle avait revêtu la tunique grise et la ceinture de corde adoptées par le maître, qui avait abandonné le costume d'ermite à cause des chaussures et de la ceinture de cuir, qu'il trouvait un luxe superflu. Elle priait beaucoup, travaillait de ses mains et allait mendier aux portes, saint François en tête pour donner l'exemple, car c'est ici qu'il rencontrait des résistances, au dehors et au dedans. L'idée que l'honneur et la dignité d'un honnête homme sont au-dessus des circonstances et des événements a toujours été difficile à faire accepter. Elle était le bienfait suprême dans un âge de violence où le faible était sans cesse outragé par le fort. Aussi saint François y tenait-il infiniment. « Le Fils de Dieu, disait-il à ses compagnons, était bien plus noble que nous, lui qui pour nous s'est fait pauvre dans ce monde. Nous avons choisi

la pauvreté pour l'amour de lui : nous ne devons pas rougir d'aller demander l'aumône[1]. » Quelques-uns avaient cependant de la peine à se résoudre à tendre la main, d'autant que le public les blâmait, que leurs familles se plaignaient d'une ignominie qui rejaillissait sur elles et que l'évêque d'Assise, qui protégeait la Portioncule, ne cachait pas que la mendicité lui paraissait une exagération. Il l'avait même fait entendre à saint François, dont la réponse doit être citée, car elle précise la portée sociale que son œuvre avait dès lors dans son esprit : « Seigneur, si nous possédions n'importe quoi, il nous faudrait des armes pour nous protéger. Car c'est de là que naissent les procès et les différends ; c'est là que l'amour de Dieu et du prochain rencontre mille obstacles ; et, par conséquent, nous ne voulons pas avoir de temporel en ce monde. » « L'argument plut beaucoup à l'évêque », ajoute la chronique. La mendicité demeura donc la règle, mais on

1. Celano, *Deuxième Vie*.

n'acceptait point d'argent; il n'y avait pas une seule pièce de monnaie à la Portioncule.

Le travail était une autre règle de la maison. Jamais une minute d'oisiveté. L'un cuisinait, l'autre jardinait, un troisième allait puiser de l'eau ou ramasser du bois. Ceux qui avaient des talents particuliers travaillaient « à ce qu'ils savaient » et échangeaient leurs produits contre les objets nécessaires à la communauté. Le public se rendit à l'évidence; ce n'était point par paresse qu'on mendiait à la Portioncule. Dante a exprimé le sentiment populaire dans les vers du *Paradis* sur saint François d'Assise : « Veuve de son premier Epoux, la Pauvreté, à qui, comme à la Mort, nul n'ouvre volontiers sa porte, était restée onze cents ans, et plus, méprisée, oubliée, sans prétendant, quand celui-ci la prit pour épouse devant le Père et sa cour spirituelle, et l'aima davantage de jour en jour. »

Quelquefois, ils allaient au loin répandre la bonne parole. Ils partaient deux à deux et

annonçaient la paix et la rémission des péchés par la pénitence. On les regardait avec étonnement, « car ils étaient habillés et vivaient comme personne, et ils avaient presque l'air d'hommes des bois ». Les injures et les projectiles pleuvaient sur ces vagabonds suspects. Les gamins se suspendaient à leurs capuchons, les femmes s'enfuyaient. Eux s'obstinaient, avec une patience invincible, à répéter qu'ils apportaient la paix. Ils entraient dans les maisons pour obliger les gens à les écouter. Ils arrêtaient les passants dans les rues ou sur les chemins. Les yeux s'accoutumaient par force à leurs figures étranges, et les oreilles se dressaient à ce mot plus étrange que tout : la paix.

Heureux le disciple qui avait le maître pour compagnon. Saint François n'était pas poète pour rien. Il découvrait tout le long de la route des bonheurs dont son associé ne se serait pas douté, et il les lui vantait avec tant de feu, que l'autre se laissait persuader qu'il était en effet ravi de dîner avec des croûtes de

pain, pourvu que les arbres fussent beaux et l'herbe fraîche. La gaîté de saint François doublait encore l'agrément du voyage. Elle était invariable, naturellement, et aussi par parti pris. C'était chez lui une idée arrêtée que le diable perd sa peine avec les gens gais, tandis que l'homme « qui geint, qui est amer et triste », court grand risque d'être un gibier d'enfer. Sa physionomie parlante et souriante reflétait ses dispositions intérieures et apportait la joie avec elle. Les visages s'éclairaient avant qu'il eût ouvert la bouche, par la seule vertu de l'héritage de grâce et de séduction que François Bernadone avait transmis intact à saint François. Il avait beau être poudreux, rapiécé, brûlé par le soleil, il était toujours le « si aimable ». Ses harangues achevaient la victoire. Personne ne résistait à la flamme avec laquelle il prodiguait sans compter, pour trois ou quatre manants aussi bien que pour une assemblée de nobles, les trésors de foi et de bonté dont son cœur était plein. Sa parole

ardente et naïve rouvrait la source des sentiments tendres dans ces âmes desséchées par la continuité du malheur; il avait le secret des mots qui rendent meilleur.

Quelques mois se passèrent ainsi, dans une obscurité paisible. La nécessité d'une discipline commune contraignit enfin saint François au pas décisif qui le mit tout d'un coup en pleine lumière.

Il avait écrit une règle, la plus simple du monde, qui se réduisait presque à la défense de rien posséder. Il voulut la soumettre au pape, partit pour Rome avec ses onze disciples et s'émerveilla d'abord de la facilité avec laquelle les choses s'arrangeaient. Le hasard leur fit rencontrer l'évêque d'Assise, qui les patronna, et ils obtinrent une audience du souverain pontife, auquel saint François exposa son projet avec sa liberté et sa chaleur accoutumées. Mais le pape était Innocent III. Il répliqua qu'il avait besoin de réfléchir et de consulter ses cardinaux.

Innocent III était un trop grand esprit pour ne pas voir du premier coup d'œil l'importance que pouvait prendre en ce temps-là un ordre mendiant. C'était rendre aux fidèles l'Église pauvre, l'Église primitive réclamée d'un ton menaçant par les Arnauld de Brescia, les hérétiques et le menu peuple. C'était peut-être, entre des mains malveillantes, un danger pour l'Église temporelle, engraissée de terres et d'écus. C'était certainement le plus précieux des auxiliaires, si l'ordre naissant venait à l'Église dans un esprit d'obéissance qui permît de se servir de lui et de n'en rien craindre. Rome s'informa. Elle sut que la Portioncule lui était soumise du fond du cœur et enveloppait le clergé tout entier dans une égale vénération, sans se permettre les jugements et les distinctions. Le pape mit aussitôt la main sur l'instrument qui s'offrait à lui. Il embrassa publiquement saint François. Un cardinal se chargea d'organiser ces novices, et ils repartirent pour leur vallée d'Assise

tonsurés, moines, mendiants à perpétuité et convaincus que l'avenir était à eux : le maître l'avait vu en rêve. Leur confiance et leur allégresse se communiquaient aux nouveaux frères attirés par la renommée croissante du fondateur, et le jeune couvent eut un âge d'or avant de connaître les embarras du succès. L'idylle de la Portioncule est l'une des pages les plus exquises de l'histoire de l'humanité.

La Pauvreté avait tenu les promesses faites en son nom. Elle avait apporté avec elle les délices de la sécurité et de l'insouciance. N'ayant rien, on ne craignait pas de rien perdre. Plus d'inquiétude pour quoi que ce soit. C'était une telle détente, après l'existence tracassée qu'on avait eue dans le monde, que les âmes s'épanouissaient. Elles se baignaient avec ravissement dans cette paix extraordinaire qui les laissait en tête à tête avec leur Dieu, et l'on ne voyait à la Portioncule que des visages heureux, l'on n'y entendait que

des paroles joyeuses. On y était aimable et indulgent les uns pour les autres. On n'y connaissait ni l'envie ni la médisance. Au milieu des plus effroyables privations, on remerciait Dieu avec ferveur d'avoir été choisis pour donner l'exemple du bonheur parfait.

Ils possédaient un directeur incomparable. Saint François passait son temps à les guetter et à les deviner. Il savait avant eux qu'ils allaient avoir une hésitation, l'ombre d'un regret, et il les relevait d'un mot, ou bien il avait de ces adorables câlineries qui vous feraient descendre gaîment dans la fosse aux lions. Un jour, il lut dans les yeux d'un de ses moines qu'il avait grande envie de manger du raisin. Il l'emmena dans une vigne, s'assit avec lui sous un cep et lui donna l'exemple. Une autre fois, il entendit au milieu de la nuit un frère se plaindre de mourir de faim. Il se leva, fit lever le couvent et l'invita à un souper où il s'assit le premier. Y avait-il des malades dans la maison, saint François

allait leur mendier de la viande et des friandises.

Il admettait moins que jamais qu'on fût triste. Personne, à la Portioncule, n'aurait osé l'être pour cause d'austérités ou de macérations; on aurait eu trop grand'honte; mais quelques-uns croyaient bien faire de pleurer publiquement leurs péchés. L'un d'eux ayant été aperçu du maître : « Pense à tes fautes dans ta cellule, lui dit celui-ci. Pleure, gémis devant ton Dieu. Devant les autres, sois gai et n'aie l'air de rien. »

Moins que jamais, il souffrait l'oisiveté. Certain moine paresseux et gourmand était « zéro à la quête, plusieurs à table ». — Il s'attira cette apostrophe : « Tu es comme le frelon, qui ne travaille pas et veut manger le miel des abeilles. Va-t'en, frère mouche ». Et « frère mouche » s'en alla, car on savait saint François inflexible sur la question du travail.

Il l'était aussi sur la question de la pauvreté. La maison n'était jamais assez dénuée

à son gré. Lorsqu'on croyait de bonne foi manquer de tout, il découvrait qu'on pouvait se passer de ceci ou de cela, de ce petit pot, de cette table, et il fallait les supprimer. Le couvent vide enfin, un pauvre survenait, et l'on ne refuse pas un pauvre. On lui donnait son morceau de pain, son manteau, ses culottes, faute de mieux une manche de sa robe. Il venait un autre pauvre : on volait pour lui la chapelle. « Dieu, disait saint François, aime mieux voir un autel nu et l'un de ses enfants vêtu. Va, mon frère, dépouille l'autel de la Vierge. » Le frère répondit un jour : « Il ne reste plus rien. Nous possédons en tout et pour tout un Nouveau-Testament dans lequel nous lisons à matines, puisque nous n'avons pas de bréviaires. — Donne le Nouveau-Testament. Cela fera plus de plaisir à Dieu que nos lectures. »

On doit des compensations aux hommes de qui l'on exige un renoncement aussi absolu. Saint François ne les ménageait pas,

et ses compensations étaient belles. Ses entretiens étaient des leçons de poésie. Il faisait découvrir la nature à ses moines et ouvrait leur esprit à ses merveilles. Il réservait une portion du jardin aux fleurs, pour que leurs yeux reposassent toujours sur de la beauté. Il leur montrait la nuit étoilée, les champs fumeux sous le soleil, les bois qui respirent, les oiseaux sur leur couvée, la splendeur de la création et l'ivresse de la vie universelle, et il les rassurait, de peur qu'eux aussi, avec tout leur siècle, ne vissent Satan au fond des calices odorants et dans les nids aux amours innocentes. Il leur apprenait à adorer Dieu dans son œuvre, à aimer la nature au lieu de s'en défier, et à respecter sa fécondité divine. Les frères devaient prendre garde, en coupant du bois, de ne point blesser la souche, « afin de lui laisser l'espoir de pulluler de nouveau[1]. » Un jour que saint François s'était fait donner des tourterelles qu'un garçon

1. Celano.

portait au marché, il se mit à dire tendrement : « O mes tourterelles! simples, innocentes et chastes, pourquoi vous laissez-vous prendre? Maintenant je veux vous sauver de la mort et vous faire des nids, afin que vous fassiez des petits et que vous multipliiez, selon les commandements de notre créateur[1]. » Il leur fit des nids de ses mains et les tourterelles nichèrent autour du couvent. Saint François reprenait la nature au diable et la rendait à Dieu. Ce n'était pas une petite hardiesse vers l'an 1200.

C'était une hardiesse non moins grande que d'arracher notre espèce à l'isolement orgueilleux où l'avait confinée le spiritualisme chrétien. Le moyen âge voyait un abîme sans fond entre l'homme et la brute. Saint François nia l'abîme. Toutes les créatures étaient « ses frères » et « ses sœurs ». Il va sans dire que l'homme était le chef de la confraternité; mais de quel droit mépriser les membres plus

1. *Fioretti*, traduction d'Ozanam.

humbles, les « frères » à plumes, à quatre pattes, à écailles, à ailes de gaze? si nous ne nous comprenons plus, eux et nous, c'est notre faute. L'homme s'est fermé le monde animal par sa cruauté et son indifférence. Il ne tiendrait qu'à lui de rétablir les rapports confiants institués à l'origine par le Créateur entre nous et les autres créatures. Saint François en avait été frappé certain jour que, passant près d'un champ rempli d'oiseaux, il s'était avisé d'y entrer et de prêcher ses sœurs les corneilles et ses sœurs les colombes. Les oiseaux avaient deviné un ami et, au lieu de s'envoler, comme ils font d'ordinaire à l'approche de l'homme, ils s'étaient laissé approcher « à être frôlés par sa tunique ». Ils avaient eu l'air d'écouter son discours, si bien que saint François s'était senti coupable envers les animaux, et s'était promis de leur parler dorénavant comme aux hommes. Il prêchait même les serpents, raconte un de ses disciples.

Il avait l'esprit trop sain pour se figurer qu'une hirondelle ou un agneau comprenaient ses sermons à notre manière; mais pourquoi ne les auraient-ils pas entendus à leur manière de bêtes? pourquoi n'auraient-ils pas été sensibles à la caresse de la voix et à la douceur rassurante du geste? Les animaux lui donnaient raison. Saint François ne leur faisait pas peur. Ils venaient se faire prendre par lui. Ils le suivaient. Leur familiarité et leurs petites effronteries récréaient l'heureuse Portioncule, qui recommençait le paradis terrestre avant de recommencer la Galilée.

La grande source de ce bonheur surhumain était une piété que l'exemple de saint François soulevait au-dessus des limites ordinaires de nos forces. Sa foi était un tourbillon qui emportait les âmes. Il aimait Dieu d'un amour chevaleresque par lequel les plus vulgaires étaient gagnés, bon gré mal gré, à l'héroïsme. Ses visions et ses rêves prophétiques versaient sur le couvent des torrents de joies

mystiques; il semblait aux siens qu'ils quittaient terre avec lui et qu'ils étaient déjà, en la personne du maître, à moitié chemin du ciel.





IV

LA LUTTE

Cependant, saint François n'avait pas destiné son ordre à vivre dans la paix et dans la solitude, en cultivant des fleurs et en apprivoisant des oiseaux. Il l'avait créé pour être une milice active, qui porterait ses pieds nus sur toutes les routes de l'Europe et des pays infidèles, et il lui avait donné un nom qui précisait sa mission. Il avait appelé ses moines « les mineurs », du mot par lequel on désignait en Italie les petites gens. C'était leur dire clairement qu'ils étaient la chose du peuple, son âme et sa voix. Ils le comprirent

ainsi et quand le maître, environ trois ans après son retour de Rome, leur dit en ceignant ses reins : « Allons; allons au nom du Seigneur, » ils allèrent sans hésiter vers ceux dont ils avaient pris le nom, et le peuple sentit à l'instant que ces hommes gris étaient pour lui. Leurs instructions étaient de ne jamais juger ni blâmer; d'être abîmés dans le respect devant tous les membres du clergé, « riches ou pauvres, bons ou mauvais..., jusqu'à baiser les pieds de leurs chevaux »; de ne pas avoir une seule parole contre les classes riches ni contre le luxe; de prêcher partout la concorde et l'amour de Dieu et du prochain. Ils restèrent à peu près fidèles à leurs instructions dans les premiers temps et, néanmoins, personne ne s'y trompa. Ils reconnaissaient les droits du peuple, puisqu'ils ne les niaient point comme tous les autres! Ils n'étaient pas pour les nobles et les prélats, puisqu'ils ne défendaient jamais leurs intérêts!

Que l'on se représente maintenant la Portioncule versant ses missionnaires sur l'Occident, sans interruption. Ceux qui partaient étaient remplacés par des néophytes, qui essaimaient à leur tour. Ceux qui revenaient laissaient derrière eux de nouveaux couvents, fruits de leurs prédications. Les centres d'action se multipliaient, et les langues se déliaient à mesure qu'on était plus loin du maître. Il y eut bientôt des milliers de mineurs qui n'avaient jamais vu saint François et n'avaient pas appris à son école combien les forts peuvent être doux sans perdre de leur ascendant. Antoine de Padoue l'avait vu et entendu, et il s'écriait pourtant du haut de la chaire : « L'évêque de ce temps-ci est semblable à Balaam assis sur son ânesse, et qui ne voyait pas l'ange qu'apercevait cet animal. Qu'est-ce à dire? Balaam représente celui qui rompt les liens de la fraternité, qui trouble les peuples, qui opprime et dévore les petits. C'est ce que fait l'évêque sans sagesse, lorsque,

par sa folie, il jette le trouble parmi les nations, et que, par son avarice, il dévore leur substance. Il ne voit pas, celui-là, l'ange de Dieu[1]. » C'était clair, cela. L'Italie frémit une fois de plus de l'éternelle illusion de l'humanité et se reprit à attendre le règne de la justice.

Les mineurs la couvraient à présent d'un fourmillement. Saint François était presque inquiet de leur nombre. Il disait à ses confidents : « Il y a trop de mineurs. On en rencontre trop. » — On en rencontrait, en effet, partout, cheminant deux à deux sous la pluie et le soleil, haranguant les auditeurs de bonne volonté, et tribuns autant que prédicateurs. A l'exemple du maître, ils laissaient au clergé les sermons en latin et se servaient de la langue vulgaire, car ils tenaient à être compris et, si le peuple italien du XIIIe siècle entendait encore le latin[2], il entendait infini-

1. Traduction de Frédéric Morin.
2. Voir Ozanam, *les Poètes franciscains*.

ment mieux son propre patois. Les mineurs lui parlaient, comme de choses possibles, de paix et de fraternité, de justice et de liberté; comme de choses réelles, des droits des peuples et de la dignité humaine. On les écoutait avidement, et il restait de leur passage l'impression que tout n'était pas fini, ainsi qu'on l'avait cru avec désespoir, et que la détresse des humbles n'était pas irrévocable. Autre nouveauté consolante : Dieu paraissait beaucoup moins loin depuis que les fils de saint François le vantaient familièrement à tout venant; on recommençait à croire qu'il s'intéressait à l'homme autrement que pour le punir.

L'accueil des palais et des châteaux était plus hésitant. Les succès des mineurs auprès du peuple ne laissaient pas d'être compromettants, et le rapide développement de l'ordre n'était pas pour rassurer les nobles et les prélats, qui ne s'y trompaient pas, eux non plus, et voyaient à merveille où voulaient en

venir ces mendiants, qui les saluaient jusqu'à terre et allaient ensuite prêcher à leurs sujets le vrai Évangile, socialiste et révolutionnaire. A Rome même, une partie des cardinaux signalaient le danger au pape. L'ère des difficultés sérieuses s'ouvrait. Saint François fit face au danger avec une prudence et une habileté remarquables.

Il s'attacha à faire entrer dans tous les esprits, à commencer par ceux de ses moines, que les mineurs étaient les serviteurs obéissants du saint-siège et ne seraient jamais autre chose. Leur renoncement aux biens terrestres n'était pas un blâme déguisé, une protestation tacite contre les splendeurs mondaines de l'église; c'était une façon de la compléter en y introduisant l'élément qui lui manquait : la pauvreté tant aimée par Jésus [1]. Les nobles n'avaient rien à craindre non plus. Les mineurs étaient instruits à les honorer, et le

1. Voir *Franz von Assisi*, par le docteur Karl Hase Leipzig, 1856).

maître y veillait; de peur que les siens ne commissent des imprudences de langage, il les réunissait à la Portioncule, en chapitres généraux, et les exhortait à respecter « les prélats, les prêtres, les nobles et les riches ».

Mais saint François avait beau faire, les défiances grandissaient avec le succès, et l'ordre des mineurs n'aurait peut-être pas vécu sans un protecteur puissant, qui admirait leur fondateur et approuvait hautement son enseignement. Le cardinal Hugolin, pape depuis sous le nom de Grégoire IX, s'était intéressé de bonne heure à la Portioncule et à ses idées, et il s'était institué le conseil et l'appui des mendiants. A dater de 1216, il est intimement mêlé à l'histoire de l'ordre. Il le protège à Rome, le dirige dans les questions d'affaires, le renseigne, modère ou excite son ardeur selon les circonstances, et fait au besoin prévaloir ses avis d'habile politique sur les impulsions de saint Fran-

çois. Le temps et le crédit du vieux cardinal sont à la disposition des mineurs, les services qu'il leur rend ne se comptent bientôt plus. Les plus signalés furent l'organisation des missions à l'étranger et celle du tiers-ordre.

Les premières missions à l'étranger avaient échoué. Parties à la grâce de Dieu pour des pays dont elles ne savaient pas la langue et où leur costume n'était pas connu, elles avaient été mal reçues presque partout, très insultées, très battues, et étaient revenues découragées. — « On ne nous connaît pas, disaient les frères, et on ne nous comprend pas. Nous sommes maltraités par le clergé comme par les laïques. » — Le cardinal Hugolin leur donna quelques leçons de sagesse mondaine. Il leur apprit à préparer les voies et les fit recommander par Rome aux clergés étrangers. Lui-même ne laissa pas ignorer la sollicitude que lui inspiraient ces moines déguenillés. La scène changea aussitôt. Evê-

ques et abbés firent aux missionnaires l'accueil dû à des gens aussi bien en cour. Les couvents sortirent de terre sur leurs pas, et le réseau franciscain s'étendit sur tout l'univers catholique. Il enveloppait les femmes avec les hommes depuis qu'une jeune fille d'Assise, sainte Claire, avait fondé sous la direction de saint François les *Pauvres dames* ou *Clarisses*.

La création du tiers-ordre le compléta. Saint François en avait eu l'idée devant les foules en délire qui se précipitaient maintenant à sa rencontre dans ses tournées de prédication. Le bruit qu'Assise possédait un « saint de Dieu » s'était répandu à travers les provinces, et les campagnes se levaient, les villes sortaient en masse pour fêter celui qui parlait face à face à l'Éternel. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants l'escortaient avec des branches vertes. Les cloches sonnaient, la multitude entonnait des cantiques, des rumeurs d'allégresse emplissaient les airs

et toute une population oubliait pendant quelques heures les maux de la veille et les maux du lendemain. On n'avait plus qu'un souci : s'assurer une place pour entendre ce que l'homme de Dieu allait dire. Il parlait, et les assistants sentaient passer sur leur tête le souffle de l'Esprit. — « Son vêtement était sale et en lambeaux, dit un témoin oculaire, sa personne chétive, son visage pâle ; mais Dieu donnait une puissance inouïe à ses paroles. » — Il prêchait la fin des haines, et les villes faisaient la paix, les ennemis se réconciliaient. On vit des nobles se repentir en l'écoutant et renoncer à leurs cruautés. Les auditeurs s'agenouillaient en grandes troupes devant saint François pour qu'il les reçût parmi ses enfants. Il était obligé de les repousser ; le nombre des mineurs devenait ridicule. Un jour qu'il prêchait à Cannara, à deux lieues d'Assise, le village tout entier se jeta en pleurant à ses pieds ; hommes et femmes, jeunes et vieux, tous voulaient entrer dans l'ordre.

Saint François leur promit de chercher quelque chose pour eux. Ce quelque chose fut le tiers-ordre, un des grands événements du moyen âge.

Rien de plus inoffensif au premier abord. Le tiers-ordre était une confrérie religieuse, ouverte aux fidèles des deux sexes qui désiraient mener une vie pieuse et réglée, sans sortir du monde ni prononcer des vœux. Deux ou trois articles du règlement, inspirés par le cardinal Hugolin, transformèrent l'innocente communauté en une machine de guerre formidable, qui contribua autant et plus que les mineurs à battre en brèche le système féodal. Le chapitre VII défendait aux tertiaires de porter des « armes offensives, si ce n'est pour la défense de l'Église et de la foi de Jésus-Christ ou pour la défense de leur pays, ou avec la permission de leurs supérieurs ». — Au nom du chapitre VII, les vassaux refusèrent le service militaire à leurs suzerains. Quand ceux-ci voulurent les con-

traindre, ils trouvèrent en face d'eux le pape, poussé par le cardinal Hugolin, et prêt à les excommunier s'ils molestaient des « religieux ». — Le chapitre XII interdisait les « serments solennels », sauf dans certains cas. Les tertiaires s'en autorisèrent pour refuser de se lier par serment à un seigneur, une famille, une faction. — Le chapitre XIII instituait une cotisation, destinée à former une caisse commune. En donnant « un denier », l'artisan et le laboureur avaient un capital à leur service pour créer une industrie ou pour acheter les terres d'un noble ruiné. Le prolétaire sortait de son isolement, et les grands allaient apprendre à leurs dépens la puissance de l'association.

Le peuple se rua dans le tiers-ordre. Le royaume de Dieu promis par les moines mendiants s'annonçait par des réalités. Des millions de bras se tendirent vers la perche de salut, et l'on compta, en Italie, ceux qui n'étaient pas affiliés à la confrérie libératrice.

Saint François avait enrôlé les premiers tertiaires en 1221, dans une vallée écartée de la Toscane. Six ans plus tard, à l'avènement de Grégoire IX au trône pontifical, la lutte du tiers-ordre contre la féodalité italienne était générale. Les évêques, n'espérant plus de secours du côté de Rome, écrivaient[1] à l'empereur Frédéric II : « Les frères mineurs... se sont élevés contre nous; ils ont condamné publiquement et notre vie et nos principes; ils ont brisé nos droits et nous ont conduits au néant. Et maintenant, pour avoir plus de facilité à énerver notre empire et pour éloigner de nous le dévoûment de chacun, ils ont créé de nouvelles communautés qui embrassent universellement les hommes et les femmes. Tous y accourent, et à peine trouverait-on une personne dont le nom ne soit inscrit sur leurs listes. » La démocratie italienne est

1. Cette lettre se trouve dans le recueil des lettres du chancelier Pierre de la Vigne. M. l'abbé Le Monnier croit pouvoir la reporter à l'épiscopat italien, et ses raisons paraissent très plausibles.

sortie du petit cahier où saint François d'Assise avait tracé sous les yeux d'un politique de génie les règles d'une pacifique société pour prier et jeûner.

Il acceptait modestement la direction du cardinal Hugolin, qui travaillait avec une adresse n'excluant point la sincérité à exécuter ce que le plus poète des saints avait rêvé. Les mineurs qui se mêlaient de lui donner des avis le trouvaient moins docile. Le succès avait tourné la tête à quelques frères, qui reprochaient à leur chef de ne pas tirer parti de la victoire. Il dépendait d'eux d'égaler la fortune des bénédictins, de posséder des Cluny et des Mont-Cassin, de savants docteurs, des dignitaires marchant avec des cortèges de rois, et leur fondateur les condamnait à croupir dans la misère et l'ignorance. Le vicaire-général de l'ordre, Élie de Cortone, excitait les mécontents, et l'on commençait à se répéter tout bas que saint François était assurément un grand saint, mais un cerveau

chimérique, un enfant naïf, et qu'il était du devoir des siens de le ramener des nuages sur la terre. On essayait, et l'on trouvait en face de soi le plus fin et le plus résolu des hommes, indomptable dès qu'on faisait mine de toucher à une œuvre accomplie en collaboration avec les voix et les visions célestes.

Jamais on ne parvint à le rendre plus traitable sur l'article de la pauvreté. Il l'exigeait absolue, impitoyable. C'était le principe même de l'ordre, et il combattit pour elle jusqu'à son dernier soupir. Combat sans cesse renaissant depuis que la poignée de héros de la Portioncule avait enfanté des armées, mêlées comme elles le sont toutes. L'un se hasardait à boire dans un verre. Un vieillard prenait une robe plus chaude. Un couvent acceptait un peu d'argent pour ses malades. Rien n'échappait à saint François, qui savait le danger d'un premier relâchement. Son front se rembrunissait, sa bouche laissait tomber des paroles qu'on n'oubliait plus. Un jour qu'il

passait par Bologne, il apprit en approchant de la ville que le couvent des mineurs avait beaucoup bâti, et bien bâti. Il refusa d'y entrer et envoya dire aux moines d'en sortir sur l'heure, jusqu'au dernier. « Celui qui raconte cette histoire, dit Thomas de Celano, y était. Il était malade et fut jeté hors de la maison avec les autres. » Ils auraient tous couché dans la rue, les malades avec les valides, sans l'intervention du cardinal Hugolin, qui se trouvait par hasard à Bologne et qui obtint leur grâce, non sans peine.

Ce fut bien pis quand la ville d'Assise profita d'une absence du maître pour remplacer les cabanes de boue de la Portioncule par un bâtiment couvert en tuiles. Saint François ressentit une amère douleur lorsqu'il aperçut de loin les grands toits rouges parmi les arbres familiers. On lui avait détruit son asile chéri, le palais de sa fiancée mystique, la Pauvreté. Où donc, sous ces hauts plafonds, serait-il à l'aise pour répéter sa prière favorite : « Sei-

gneur, aie pitié de moi et de madame la Pauvreté. La reine de toutes les vertus est assise dans la tristesse, repoussée de tous, semblable à une veuve, honnie et méprisée. Et voici qu'assise sur le fumier elle se plaint, parce que tous ses amis l'ont dédaignée et sont devenus ses ennemis... — Donne-moi ce trésor, Seigneur, pour moi et les miens[1]. » — On insultait sa dame; à lui de la venger. Il monta sur le toit, et les tuiles de voler. Il criait aux moines de venir l'aider, et il aurait démoli le couvent si des soldats, qui le regardaient faire, ne lui eussent représenté que les bâtiments appartenaient à la commune. Saint François a toujours respecté la légalité. Il se soumit tristement. Un grand lambeau d'illusion s'en était allé avec la Portioncule primitive. Il voyait que les frères, dans le fond de leur cœur, étaient enchantés de leur nouveau logis, et qu'il avait trop demandé à la nature humaine.

1. *Francisci Assisiatis Opera omnia.*

Une autre scène laissa une profonde impression à ceux qui en furent les témoins. Il était défendu aux mineurs de toucher à de l'argent, fût-ce du bout du doigt. L'un d'eux avait trouvé dans la chapelle de la Portioncule une offrande en argent, déposée par un fidèle. Il s'avisa de la prendre pour la mettre ailleurs. Saint François le fit comparaître devant la communauté assemblée et lui parla si durement, que l'effroi s'empara des assistants. Le coupable éperdu « se prosternait à terre en s'offrant aux coups », et fut presque soulagé par sa sentence. Saint François le condamna à reprendre l'argent « avec sa bouche » et à aller le déposer « avec sa bouche » sur les premiers crottins d'âne qu'il rencontrerait sur la route, afin, dit le biographe, qu'ils « méprisassent tous par-dessus tout ce qui était ainsi comparé à du fumier [1] ». Ce fut au milieu de visages atterrés que le moine s'acquitta de sa

1. Thomas Celano.

pénitence. Aucun d'eux n'aurait cru que le maître pût se montrer aussi terrible.

Il y eut pourtant une question dans laquelle le parti d'Élie de Cortone finit par l'emporter. Les premiers mineurs ne recevaient aucune instruction. A l'imitation des apôtres, ils s'en remettaient à l'inspiration pour prêcher et ne s'en trouvaient pas mal. La théologie cédait la place à des sujets moins abstraits, et les mendiants devaient à leur ignorance une prédication originale, très vivante, méconnue seulement des ambitieux de l'ordre, qu'humiliait la comparaison avec les sermons oratoires et savants de leurs contemporains et rivaux, les dominicains. Élie et ses partisans s'étaient mis en tête de fonder des écoles, où passerait l'élite des mineurs.

Saint François n'était pas ennemi des lettres. Il témoignait au papier écrit un respect dont ses moines s'étonnaient, et l'un de ses historiens n'est pas éloigné de croire qu'il faisait lire les maîtres de sa jeunesse, les trou-

badours, à ceux de ses disciples qu'il en jugeait dignes. Dans cette imagination d'artiste, un mineur avait le droit et le devoir d'être poète. Mais il lui était interdit d'être savant. Un mineur ne devait pas avoir besoin, pour persuader, de raisons apprises dans les livres. Il prêchait avec son cœur et par l'exemple de sa vie ; le Saint-Esprit, qui descend volontiers sur les purs et les simples, faisait le reste. Un néophyte avait-il acquis de la science dans le monde, avant sa conversion, saint François l'engageait à tout désapprendre en entrant dans l'ordre. Il l'y aidait en ne tolérant pas de livres inutiles dans ses couvents, et quels livres n'étaient pas inutiles à ses yeux? Un frère demandait un psautier; il lui envoya de la cendre. Un couvent où il s'était arrêté pendant un voyage n'avait pas de livres pour dire les offices ; il n'y vit aucun inconvénient et remplaça l'office par une conversation édifiante. Sa religion, toute d'effusion, n'avait pas plus

besoin de pratiques que de raisonnements.

Les premiers qui lui parlèrent d'écoles furent donc mal reçus. Ils revinrent à la charge, et l'on ne peut leur donner tort; les natures nobles sont rares, et il n'y a qu'elles pour bien porter l'ignorance. Saint François céda sans être convaincu. Ses mineurs étudièrent, et il eut, comme saint Dominique, des orateurs habiles, bien armés d'arguments théologiques. Il persista à leur préférer les illettrés et les poètes, son cher frère Léon, âme d'enfant dans un corps de rustre, ou frère Pacifique, jadis poète de profession et surnommé dans le monde « le roi des vers ». Il disait aux savants : — « Vous vous flattez de convertir les hommes? Vous vous trompez. Ce sont mes frères simples qui les convertissent. » — Dans la règle définitive qu'il écrivit trois ans avant sa mort, il mit la recommandation suivante : — « Et que ceux qui ne savent pas les lettres ne se mettent point en peine de les apprendre. » — Ce ne fut pas sa

faute si les franciscains dégénérèrent, et de son vivant même ; il avait l'esprit net et voulait bien ce qu'il voulait.



V

DERNIÈRES ANNÉES

Pour lui, tel il était au lendemain de sa conversion, tel on le retrouve à la fin de sa carrière, ardent, chevaleresque, éternellement jeune de cœur et éternellement enthousiaste. Le grand air l'a bruni, les abstinences ont réduit son corps à rien; mais les yeux et le sourire ont gardé leur éloquence, les manières leur grâce exquise. Le saint de Dieu est toujours le « si aimable », à qui personne n'aurait le courage de faire du mal. Tellement qu'il essaie inutilement d'être martyr. L'histoire de son expédition chez les infidèles, qui refusèrent de le tuer, est un bijou de naïveté.

Il s'était rendu tout exprès en Egypte (1219), où l'armée de la cinquième croisade assiégeait Damiette. Le camp chrétien ne lui résista pas. — « Il est si aimable », écrivait un croisé. Ce fut aussi l'avis du soudan d'Égypte, quand cet être charmant se présenta devant lui, résolu à le convertir ou à être martyrisé.

Saint François était accompagné d'un de ses moines. Ils saluèrent ce prince farouche, qui mettait à prix la tête des chrétiens. — « Et il les salua aussi, pui lor demanda s'il voloient estre Sarrazins, ou s'il venoient en message. Ils respondirent que Sarrazins ne seroient-ils ja, ains estoient venu en message de par Dieu... Li soudan dist qu'il avoit arcevesque et evesque de sa loi, mult bons clers, ne sans eus porroit-il oir ce qu'il diroient. » — Alors le soudan « manda querre » ses docteurs musulmans, qui lui dirent pour entrer en matière : — « Nous te commandons de par Mahomet que tu lor face lor teste couper[1]. »

1. *Continuateur de Guillaume de Tyr.*

Au lieu de faire couper la tête à saint François, le soudan causait avec lui et y prenait tant de plaisir qu'il lui offrit « des possessions » à condition de rester à sa cour. L'apôtre ingénu, absorbé dans son idée, lui dit enfin : — « Faites allumer un grand feu. J'entrerai dedans avec vos prêtres et vous connaîtrez quelle est la vraie religion. » — A cette proposition, l'un des docteurs musulmans se hâta de disparaître. Le soudan, qui l'avait vu, répondit avec bonhomie à saint François : — « Je ne crois pas qu'aucun de mes prêtres ait envie d'entrer dans le feu pour sa religion [1]. » — Les deux moines perdaient décidément leur temps. Ils retournèrent au camp chrétien et de là en Italie. Le soudan voulait leur faire emporter des présents magnifiques; ce fut leur seule persécution chez les infidèles.

De même que sa vaillance, saint François avait conservé sa simplicité, et c'est à quoi il

1. *Vita*, etc., de saint Bonaventure.

eut le plus de mérite. Ses disciples, Assise, l'Italie entière, conspiraient à lui donner de l'orgueil, s'il avait pu en avoir. Des gerbes de légendes surnaturelles s'épanouissaient sous ses pas. Les yeux de la foi, ces beaux yeux consolateurs, voyaient les paralytiques marcher, les lépreux être nettoyés, l'eau et le feu obéir à un signe, la mort reculer, et, avec elle, l'affreuse notion de l'irréparable, et la foule reconnaissante rendait à l'auteur de cette moisson de miracles des hommages qui ressemblaient à un culte. Il s'y dérobait de son mieux, aussi modeste qu'au temps où les gamins lui jetaient des pierres, infiniment plus préoccupé d'épargner de la souffrance à ses humbles amis les animaux que de briller parmi les hommes. Tandis que les peuples l'attendaient à genoux, sa tendresse s'épanchait en flots purs sur la nature innocente, la nourrice et l'amie. Il s'arrêtait pour porter hors du chemin un ver en danger d'être écrasé. Il donnait son manteau pour sauver

un agneau de la boucherie et mendiait du miel pour les abeilles dépourvues. Il croyait avoir bien employé sa journée quand il avait rassuré quelque pauvre bête pourchassée, et qu'il la relâchait, rendue à son heureuse imprévoyance. Ses nombreuses amitiés dans le monde animal lui en avaient donné l'intelligence. Il entrait dans les petites idées des bêtes; celles-ci le payaient en confiance, et il en avait toujours dans les bras ou sur les talons. Il arriva un jour chez l'évêque d'Osimo suivi d'une petite brebis qu'il avait rachetée avec l'argent d'un passant. L'évêque fut étonné de voir un mouton dans son palais ; cependant il n'osait rien dire à un saint aussi célèbre. Saint François devina ses pensées. Avec sa déférence accoutumée, il emmena sa brebis chez des religieuses qui la rendirent la plus heureuse du monde; mais ce fut pure déférence.

L'imagination populaire a brodé cent légendes sur les relations de saint François avec les bêtes. On raconte encore à Gubbio l'his-

toire d'un loup monstrueux qui ravageait le pays et mangeait les hommes aussi bien que les moutons. Saint François alla trouver le loup et lui proposa un marché : — « Je te promets que je te ferai défrayer de tout. Ainsi tu ne pâtiras plus de la faim, car je sais bien que la faim t'a fait faire tout ce mal. Mais puisque je t'obtiens cette grâce, je veux, loup, que tu me promettes de n'attaquer jamais aucune personne humaine, ni aucun animal. Me promets-tu ceci? » Le loup leva sa patte droite et la mit dans la main de saint François, qui revint avec lui à Gubbio. Le peuple, « tout d'une voix, promit de le nourrir jusqu'à la fin de ses jours », et ainsi fut fait. Le loup vécut en liberté dans la ville. Il y est mort de vieillesse, regretté des habitants, auxquels il rappelait l'homme de Dieu [1].

Je doute qu'il y ait eu un autre saint ayant autant joui de la création que saint François. Il se hâtait d'échapper aux affaires pour aller

1. *Fioretti*, traduction d'Ozanam.

rêver dans la campagne en écoutant vivre la prairie et la forêt : — « Ils ont le même principe que nous, » disait-il de tout ce qui naît et meurt, bête ou plante, herbe ou insecte. La contemplation de la nature lui versait l'apaisement. Son cœur se fondait de reconnaissance devant un beau paysage. Après la Portioncule, il aima entre tous les couvents celui de l'Alverne, à cause de sa situation incomparable au sommet d'un mont escarpé. La cellule du saint y existe encore dans une fente du rocher à pic qui forme au monastère un piédestal gigantesque. Cette cellule est une caverne naturelle où l'on accède à travers un chaos grandiose de blocs de grès. Il semble que la cime de la montagne ait éclaté sous l'effort d'un cataclysme qui l'a laissée dans un désordre sauvage. C'est tantôt une déchirure profonde, remplie d'une végétation luxuriante ; tantôt un entassement de rocs gris, sans un brin d'herbe. Plus loin, des masses pendantes et moussues laissent entre elles un étroit cou-

loir qui sent l'humidité. On touche à chaque pas le bord de l'abîme extérieur, et c'est alors un éblouissement. Le regard domine un horizon de crêtes bleues, qui se pressent les unes derrière les autres aussi loin que la vue peut s'étendre. Au premier plan, au pied du rocher qui porte le couvent, une vaste région nue et solitaire. Derrière soi, sur l'autre versant de la montagne, un enchevêtrement de vallons et de replis pittoresques, superbement vêtus d'un bois de vieux hêtres. Une lumière exquise, à la fois étincelante et douce, anime le paysage de ses jeux. Il suffit de regarder autour de soi pour s'expliquer la prédilection de saint François pour l'Alverne. On y vit en communion perpétuelle avec l'éternelle Beauté.

C'est après un séjour dans ce lieu unique qu'il improvisa *le Cantique des créatures*, nommé vulgairement *Cantique du soleil*, l'un des plus beaux chants qu'ait jamais inspirés à l'homme la splendeur de l'Univers :

« — ... Loué soit Dieu, mon Seigneur, à

cause de toutes les créatures, et singulièrement pour notre frère messire le soleil, qui nous donne le jour et la lumière! Il est beau et rayonnant d'une grande splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu!

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles! Vous les avez formées dans les cieux, claires et belles.

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère le vent, pour l'air et le nuage, et la sérénité et tous les temps, quels qu'ils soient! car c'est par eux que vous soutenez toutes les créatures!

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur l'eau, qui est très utile, humble, précieuse et chaste!

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère le feu! Par lui vous illuminez la nuit; il est beau et agréable à voir, indomptable et fort!

« Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre, qui nous soutient, nous nourrit et

qui produit toute sorte de fruits, les fleurs diaprées et les herbes[1] !... »

C'est sur l'Alverne qu'il se retira aux approches de la mort, « pour vaquer à Dieu dans le secret de la solitude et secouer la poussière qui avait pu s'attacher à lui dans le commerce des hommes[2] ». Et c'est là, durant ce dernier séjour de 1224, que les écrivains catholiques placent le miracle fameux des stigmates, qu'on a appelé « le grand miracle du moyen âge », et qui mérite en effet ce nom, tant par l'émotion qu'il souleva dans l'univers chrétien que par les controverses auxquelles il donna lieu dans le XIIIe siècle. Une portion du clergé refusait de l'accepter et ne céda qu'aux ordres réitérés des papes Grégoire IX et Alexandre IV. Aujourd'hui, l'Église entière le reconnaît. Voici comment elle le présente :

A son arrivée sur l'Alverne, saint François s'imposa un jeûne rigoureux de quarante jours.

1. Traduction d'Ozanam.
2. Celano.

Il se privait aussi de sommeil et priait presque continûment. Bientôt les extases se multiplièrent. Un jour qu'il avait longuement médité les scènes de la Passion, il eut la vision de Jésus crucifié, placé entre les ailes d'un séraphin. Presque aussitôt, ses pieds et ses mains « furent percés... de clous semblables à ceux qu'il venait d'apercevoir dans l'image du Rédempteur[1] ». En même temps, son côté droit était marqué d'une cicatrice rouge, « comme s'il eût été percé d'une lance ». Saint François cacha ses plaies avec soin, par humilité, et très peu les aperçurent de son vivant; mais son corps fut exposé après sa mort, et des centaines de personnes constatèrent l'existence des stigmates.

Telle est, je le répète, la version consacrée par l'autorité de l'Église. Le croyant n'a qu'à s'incliner.

Les adversaires du miracle font remarquer que les témoignages ne deviennent précis et

1. M. l'abbé Le Monnier.

concordants qu'à partir de l'exposition du cadavre. Jusque-là, il subsiste bien des incertitudes et des contradictions dans les récits des contemporains. Pour en donner un seul exemple, Élie de Cortone, dans une lettre officielle, place l'apparition des stigmates « peu de temps » avant la mort, et un chroniqueur bénédictin[1] « le quinzième jour », tandis que les disciples et biographes de saint François la font remonter deux ans plus haut, au séjour sur l'Alverne, ainsi qu'on l'a vu tout à l'heure et ainsi que l'Église en a décidé. On fait encore remarquer que saint François est mort entre les bras d'Élie de Cortone, vilain personnage à tous égards, qui ignora toujours les scrupules et qui tâchait d'augmenter par tous les moyens une renommée qu'il comptait exploiter. On en conclut que c'est lui, le futur apostat, le futur excommunié, jugé très sévèrement par les écrivains ecclésiastiques, qui a imprimé les stigmates sur le

1. Matthieu Paris.

cadavre, « pour la plus grande gloire de l'ordre et de son fondateur[1] ».

La science moderne a apporté une troisième explication, qui exclut tout ensemble la supercherie et le surnaturel. Le phénomène des stigmates est à présent bien connu et bien étudié, car il s'est reproduit un grand nombre de fois depuis saint François et toujours dans des conditions analogues. Il se présente invariablement chez des mystiques, hommes ou femmes, exténués par la privation de nourriture et de sommeil et sujets aux extases. Quand leur imagination demeure tendue sur les scènes tragiques de la Passion, quand ils les évoquent jusqu'à en être obsédés, leur corps se couvre spontanément d'empreintes et de plaies. Ils portent, comme saint François, leur précurseur et leur modèle, la marque saignante des clous et de la lance, et y joignent parfois d'autres stigmates que saint François n'avait pas. L'un offre les traces de la flagel-

1. Karl Hase.

lation, l'autre celles de la couronne d'épines. Sainte Claire de Montefalco portait sur la poitrine, à l'endroit du cœur, l'image de tous les instruments de la Passion. Le seul Tyrol a possédé trois stigmatisées dans la première moitié de notre siècle[1]. Les incroyants n'ont plus besoin de recourir à une déplaisante profanation de cadavre pour s'expliquer les stigmates de l'Alverne; ils sont en face d'un phénomène parfaitement naturel et assez fréquent.

Nous nous bornerons à ajouter que, pour les croyants eux-mêmes, la répétition indéfinie du miracle lui a ôté de son importance religieuse. Saint François n'a plus été que le chef d'une lignée, au lieu de rester dans la mémoire des générations comme le favori du

1. *Des Hallucinations du mysticisme chrétien*, par A. Maury (*Revue* du 1er novembre 1854). Les travaux sur la suggestion hypnotique ont achevé d'élucider la question. On a provoqué les stigmates et la sueur de sang, par suggestion, sur différentes personnes. (Voir *le Somnambulisme provoqué*, par Beaunis; *les Mémoires de la Société de biologie*, 1885; *la Revue de l'hypnotisme*, t. IV, etc.)

ciel, choisi pour donner à la terre un spectacle à jamais unique. C'est une différence dont les écrivains catholiques ne se rendent pas assez compte, lorsqu'ils célèbrent indiscrètement d'autres cas de stigmates. Chaque nouvel exemple rapetisse la scène de l'Alverne. Elle formait jadis le chapitre capital d'une biographie de saint François; elle n'en est plus maintenant qu'un épisode. Un peu plus, on la passerait, de peur que quelque lecteur malveillant ne soit tenté de confondre cet homme admirable, aussi sain d'esprit que grand de cœur, avec la foule équivoque des hallucinés et des hystériques.

Il redescendit de l'Alverne entièrement épuisé et ne fit plus que languir et souffrir. Le corps était usé, l'âme oppressée. Ce triomphateur au jugement du monde se préparait à descendre au tombeau en vaincu. Que lui importaient les acclamations et les foules prosternées? Il n'était pas venu pour récolter des applaudissements; il était venu pour rouvrir

l'Évangile et crier à tous ces affamés de justice et de bonté : — On vous trompait ! Écoutez la vraie parole et soyez enfin chrétiens. Ne croyez pas que cela soit trop difficile : regardez mes moines. — Les peuples étaient accourus, et voici que ses moines avaient trouvé cela trop difficile. Aussi longtemps qu'il avait pu croire à des exceptions, à des gourmands ou des vaniteux isolés, il n'avait point perdu courage ; mais quand il avait vu des couvents entiers tomber dans le relâchement, il avait compris que la pure doctrine évangélique, sans atténuations ni faux-fuyants, n'était à la portée que d'une élite entre les élites. L'expérience avait été faite deux fois, et deux fois elle avait échoué ; pas plus que Jésus, son maître, François Bernadone n'avait pu transformer l'humanité et faire que les hommes ne fussent plus tout à fait des hommes. Quelques disciples lui parlaient de lutter, de sévir. « Non, répliqua-t-il tristement ; qu'ils vivent comme ils voudront. » Il cessa de s'informer

de ce qui se passait dans l'ordre et pleura silencieusement son beau rêve. Les moines qui le veillaient connurent seuls ses angoisses.

Personne, depuis lui, n'a renouvelé sa tentative, et ceux qui se disent chrétiens, s'enfonçant chaque jour davantage dans les compromis et les sophismes, s'éloignent de plus en plus des préceptes de Jésus, si clairs pourtant et si catégoriques.

On l'avait transporté à Sienne, pour y être soigné par un médecin en réputation. Au printemps de 1226, on le ramena à Cortone, puis à Assise, non sans peine, car le bruit de sa fin prochaine s'était répandu dans l'Ombrie, et les villes étaient prêtes à se faire la guerre pour s'assurer son corps. Cortone refusait de le laisser sortir. Assise envoyait des troupes pour protéger son bien. Pérouse préparait un coup de main pour l'enlever au passage. Assise l'emporta, et ce fut un spectacle barbare et saisissant, bien digne du moyen âge, que l'arrivée de ce moribond,

entouré de soldats et reçu par une ville en liesse, qui remerciait Dieu de lui préparer des reliques. « Tout le peuple, ajoute le vieux biographe, espérait que le saint de Dieu allait bientôt mourir, et c'était la cause d'une si grande jubilation. »

La Portioncule eut ses derniers moments. Il souffrait cruellement et supportait son mal avec infiniment de douceur et de patience. Ses adieux à ses frères furent affectueux et simples. Il leur recommanda une dernière fois la pauvreté, les bénit et attendit en paix l'au-delà. Le 3 octobre 1226, se sentant mourir, il se fit chanter le *Cantique des créatures*. C'étaient ses adieux à la vie, parure et bénédiction du monde. Il expira le même jour, à l'heure du crépuscule. Un vol d'oiseaux, en quête d'un gîte pour la nuit, tourbillonnait et gazouillait au-dessus du couvent. Les frères ne doutèrent point que les alouettes ne fussent venues chanter un hymne en l'honneur du doux ami des bêtes.

La nouvelle de la mort fut portée à Assise, qui se chargea de l'apprendre à toute la vallée et aux villages posés au flanc des montagnes. Les paysans des environs, debout sur leur seuil, virent la ville aérienne resplendir de lumières et ils entendirent passer au-dessus de leur tête des chants d'allégresse. C'était les Assisiens qui consumaient la nuit en réjouissances. « Nous aurons ses reliques! » criait la foule en descendant vers la Portioncule pour contempler son trésor. Cependant, une inquiétude leur restait. Si Pérouse ou Foligno faisaient enlever le cadavre par leurs partisans? Il fallait se hâter de mettre en sûreté le cercueil destiné à accomplir des miracles et à « exaucer ceux que Dieu lui-même n'écoute pas ». Dès que l'aube blanchit l'horizon, les habitants transportèrent le mort à Assise, au milieu d'un océan mouvant de rameaux verts et avec un grand fracas de trompettes et de chants de triomphe. Les moines entouraient la bière, des torches à la main. Le clergé de la

ville suivait. On déposa saint François dans la petite église de Saint-George, en attendant qu'on lui eût élevé un tombeau.

La translation à San-Francesco eut lieu environ quatre ans plus tard, en 1230. Elle fournit l'épilogue le plus inattendu à l'histoire du « saint de Dieu ». La procession qui accompagnait le corps fut attaquée dans la rue par des archers. Le cercueil disparut pendant le tumulte. On sut qu'il avait été porté précipitamment à San-Francesco et enseveli sans témoins, portes fermées, dans un lieu secret, préparé à l'avance. On sut aussi qu'Élie de Cortone avait tout fait. Le reste n'a jamais été éclairci. L'objet que se proposait Élie est resté un mystère, et l'on ignora même l'endroit où reposait le corps. Des fouilles exécutées dans notre siècle (1818) ont mis au jour un squelette que l'on a supposé être celui du saint. D'après une poétique légende, il y a une troisième et vaste église sous l'église

basse d'Assise, et saint François est là, non pas couché, non pas réduit en poussière, mais debout, vivant, les cinq plaies saignantes, les mains jointes et les yeux au ciel. Il a été vu une nuit par trois moines, devant qui la voûte de pierre s'est entr'ouverte, et, une autre nuit, par le pape Nicolas V, accompagné du cardinal Eustorgius, qui l'a raconté à son lit de mort.

Qu'il dorme ou qu'il veille, son œuvre s'est accomplie, non pas celle qu'il avait rêvée, mais une œuvre plus humaine, et encore bien belle. Il n'est presque pas une forme de la pensée du moyen âge italien qu'il n'ait renouvelée. Le *Cantique des créatures* a enfanté la poésie nationale. Jusqu'à saint François, de même qu'on prêchait le peuple en latin, de même on lui composait ses chansons en latin. Le maître fit le *Cantique des créatures* en vers italiens; les mineurs suivirent son exemple et écrivirent leurs poésies religieuses dans

les dialectes de leurs provinces. Dante se laissa entraîner à son tour, après avoir hésité et commencé la *Divine Comédie* en latin, et la littérature italienne fut fondée.

Pour être moins directe, son influence sur la peinture n'a été ni moins profonde, ni moins heureuse. Il avait réhabilité la nature et montré que l'amour du beau pouvait se concilier avec la piété. Les conséquences d'idées aussi nouvelles éclatèrent dans l'œuvre de Giotto, qu'on peut appeler son élève, tant il est imprégné de son esprit. Il n'y a plus rien de commun entre la maigre vierge byzantine, impassible dans sa pose rigide, et les nobles créatures, gracieuses ou pathétiques, que Giotto a peintes sur les murs des églises d'Assise et de Padoue, ou à San-Croce, à Florence. Un autre art est né, dans lequel rayonnent la liberté d'esprit et la sincérité du père des franciscains.

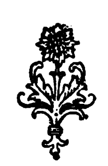
Il n'est pas jusqu'à la science qui n'ait profité des vues fécondes de cet ignorant, qui

voulait jeter les livres de ses moines par les fenêtres. « Cet instinct profond de l'harmonie universelle, qui se décelait chez saint François par mille effusions de tendresse tout ensemble singulières et charmantes, modifia d'abord la théologie avec Alexandre de Hales et saint Bonaventure, poussa Roger Bacon aux plus curieuses recherches et contraignit enfin Duns Scot, le rival heureux de saint Thomas dans l'université de Paris, à commencer une révolution dans la métaphysique, et par là même à en préparer une autre dans les sciences [1]. »

Il a fait plus encore que tout cela réuni. Il avait trouvé le monde triste, et il l'a laissé moins triste. Les moralistes amers qui disent tant de mal de l'humanité n'ont certainement jamais mesuré ce qu'un homme peut faire de bien dans son passage sur la terre. Ils n'ont jamais songé, dans leur ingratitude, à ces êtres qui sont, comme nous, les fils de la femme, et qui ont su relever des millions de

1. Frédéric Morin.

cœurs accablés. La poétique Ombrie a résumé la vie du plus grand de ses fils dans un de ces symboles profonds que le peuple seul sait trouver. La légende rapporte qu'en une nuit de janvier, saint François sortit dans le jardin de la Portioncule, ôta ses vêtements et se roula sur un buisson d'épines, « pour connaître quelque chose des souffrances de son maître ». Mais les épines se transformèrent en roses qui n'avaient point de piquants. Ces trois lignes racontent la gloire de saint François d'Assise mieux que ne le sauraient faire des volumes : il a changé en roses, du moins pour un temps, quelques-unes des épines de l'humanité.



DEUXIÈME PARTIE

La Légende
des Trois Compagnons

LÉGENDE
DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

PAR LES TROIS COMPAGNONS

Voici des choses écrites par trois des compagnons de saint François au sujet de sa vie, de la façon dont il se comportait dans le siècle, de sa conversion miraculeuse et parfaite, ainsi que de l'origine et de la fondation de l'ordre en sa personne et celle des premiers frères.

I

De sa naissance, de sa frivolité, de ses délicatesses et de sa prodigalité, et comment tout cela se tourna en libéralité envers les pauvres.

François, ce bienheureux, cet homme évangélique, eut pour père Pierre, fils d'un marchand nommé Bernardone et uniquement adonné à acquérir les biens de ce monde; mais sa mère, nommée Pica, était de bonne naissance. Celle-ci, comme une autre Élisabeth, enfanta ce bienheureux fils en l'absence de son père, qui était allé en France pour son commerce, et elle avait donné d'avance à l'enfant attendu le nom de Jean.

Le jour même où ce bienheureux enfant

Jean-François vint au monde, un mendiant étranger se présenta à la porte de la maison, et, après que la servante lui eût donné quelque aumône, il lui dit : « Je t'en prie, apporte-moi l'enfant qui est né ici aujourd'hui ; car j'ai un grand désir de le voir. » La servante refusa. Mais il insistait, disant qu'il ne s'en irait point sans l'avoir vu.

La servante le renvoya avec indignation et rentra. Apprenant cela, dame Pica, tout étonnée, lui ordonna de montrer l'enfant à cet étranger. Alors celui-ci, prenant dans ses bras le petit François avec joie et respect, comme autrefois le vieux Siméon avait pris l'enfant Jésus, s'écria : « Aujourd'hui, dans ce bourg, deux enfants sont nés, dont l'un, qui est celui-ci, sera des meilleurs, et l'autre sera des pires qu'il y ait au monde. » Que le meilleur fût François, cela est clair pour tous ; quant à l'autre, beaucoup ont affirmé savoir qui il était. Le père, à son retour, joyeux d'avoir un fils, lui donna le nom

de François, à cause de la France d'où il arrivait.

Quand il fut grand, et que son esprit se fût ouvert, il pratiqua le métier de son père, c'est-à-dire le commerce, mais de façon bien différente. Car il était plus gai que son père, et plus libéral. Il aimait les jeux et il parcourait nuit et jour la ville d'Assise en chantant avec ses compagnons. Il était large dans ses dépenses, et il employait à des festins et à d'autres divertissements tout ce qu'il pouvait avoir et tout ce qu'il gagnait. Ses parents lui en faisaient souvent reproche, disant qu'à lui voir faire telles dépenses pour lui et pour les autres, on le prendrait, non pour leur fils, mais pour celui de quelque grand prince. Toutefois, comme ils étaient riches et qu'ils l'aimaient tendrement, ils toléraient cette vie et ne voulaient pas le tourmenter pour cela.

Et sa mère, quand elle entendait les voisins parler de ces prodigalités, répondait : « Que dites-vous là de mon fils? Il restera,

malgré tout, enfant de Dieu par sa grâce. »

Ce n'était pas seulement pour les divertissements qu'il était large et même prodigue. Il dépensait aussi beaucoup en vêtements, s'habillant d'étoffes plus chères qu'il ne convenait à sa condition.

Il avait des raffinements si singuliers que parfois il faisait coudre à une étoffe précieuse un morceau d'étoffe grossière. Néanmoins il était naturellement courtois de manières et de langage; jamais il ne disait à personne un mot grossier ou blessant, et même, quoiqu'il fût un jeune homme gai et léger, il résolut de ne rien répondre à ceux qui disaient des choses grossières. C'est pourquoi on parlait de lui dans toute la province, et beaucoup de ceux qui le connaissaient disaient qu'il ferait quelque chose de grand.

De ces vertus naturelles, il s'éleva par degrés à la grâce de Dieu, et il en vint à se dire à lui-même : « Puisque tu es courtois et généreux envers les hommes, de qui tu n'as rien à

attendre si ce n'est une faveur vaine et passagère, il est juste que pour l'amour de Dieu, qui récompense si largement, tu sois aussi courtois et généreux envers les pauvres. » Aussi visitait-il dès lors les pauvres et leur faisait-il d'abondantes aumônes. Et bien qu'il ne fût qu'un marchand, il tirait vanité de son opulence terrestre.

Un jour qu'il était très entouré dans la boutique où il vendait des étoffes, un pauvre vint lui demander l'aumône pour l'amour de Dieu. Il la lui refusa, retenu par l'amour du gain et le soin de sa vente; mais bientôt, touché par la grâce divine, il s'accusa de grande grossièreté, se disant : « Si ce pauvre était venu au nom d'un puissant comte ou d'un baron, certainement tu lui aurais donné ce qu'il te demandait. Combien plus volontiers n'aurais-tu pas dû le faire au nom du Roi des rois, le Seigneur de tous? » Et il résolut en son cœur de ne jamais refuser ce qu'on lui demanderait au nom du Seigneur.

II

Comment il fut captif à Pérouse, et des deux visions qu'il eut quand il voulut être fait chevalier.

En ce temps, la guerre étant survenue entre Assise et Pérouse, François fut pris avec beaucoup de ses concitoyens et emmené captif à Pérouse. Comme il était d'habitudes nobles, il fut placé avec les chevaliers prisonniers. Un jour, comme ceux-ci se lamen taient de leur captivité, lui qui était naturellement d'humeur gaie et joyeuse n'avait pas du tout l'air de s'attrister, mais plutôt de s'amuser. L'un d'eux lui reprocha de se conduire comme un insensé, puisqu'il semblait se réjouir d'être emprisonné. A quoi François

répondit vivement : « Que pensez-vous donc de moi? Un jour je serai adoré dans le monde entier. » L'un des chevaliers avec lesquels il avait été placé ayant fait injure à un autre, tous voulaient s'éloigner de lui. Seul, François ne refusa pas de lui tenir compagnie et engagea même les autres à en faire autant.

Au bout d'un an, la paix fut faite entre les deux cités et François retourna à Assise avec ses compagnons.

Quelques années plus tard, un noble d'Assise prépara une expédition militaire pour aller en Pouille gagner de l'argent ou de la gloire. François désira aller avec lui, et voulant être fait chevalier par un certain comte nommé Gentil, il se prépara de riches vêtements; car il était moins riche que son concitoyen, mais beaucoup plus porté à la dépense.

Après qu'il eût donné tous ses soins à ces préparatifs, il se consumait du désir de se mettre en route. Or, une nuit, Dieu le visita,

et l'éleva dans une vision au faîte de cette gloire qu'il souhaitait si ardemment.

Cette nuit-là, pendant qu'il dormait, il lui apparut quelqu'un qui l'appela par son nom et le conduisit dans un grand et beau palais tout rempli d'armes, de boucliers resplendissants et d'autres appareils militaires, pendus au mur et propres à équiper des soldats. Joyeux et étonné, il demanda à qui appartenaient ces armes si brillantes, et ce palais si beau. Et il lui fut répondu que les armes et le palais étaient à lui et à ses soldats.

Le matin, il se réveilla l'esprit joyeux, se figurant, en homme du siècle que n'avait pas encore pénétré le souffle de Dieu, qu'il allait devenir un prince magnifique. Considérant cette vision comme un présage de grandeur, il résolut de se rendre en Pouille pour y être fait chevalier par le comte dont il a été parlé. Il était beaucoup plus gai que d'habitude, et comme on lui demandait d'où lui venait cette gaieté, il répondit : « Je sais que je deviendrai

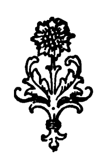
un grand prince. » Or, le jour précédent, il avait donné une marque de grande libéralité et de noblesse de cœur, et l'on croit que ce fut là pour une grande part la cause de la vision même. Car il avait donné à un chevalier pauvre tous ses vêtements, qui venaient d'être faits avec une élégance recherchée et à grands frais.

Ayant repris sa route vers la Pouille, il arriva jusqu'à Spolète, et là il tomba malade. Il continuait cependant à se préoccuper de son voyage. S'étant endormi, puis à moitié réveillé, il entendit une voix qui lui demandait où il comptait aller. François expliqua tout son projet. La voix reprit : « Qui peut te faire le plus de bien, le Seigneur ou le serviteur? — Le Seigneur, répondit-il. — Pourquoi donc, dit la voix, abandonnes-tu le Seigneur pour le serviteur, et le maître pour celui qui dépend de lui? » Et François demanda : « Que veux-tu que je fasse, Seigneur? — Retourne dans ton pays, dit la voix, et là il te sera dit ce que tu

as à faire. Car la vision que tu as eue doit être interprétée autrement que tu ne l'as fait. »

Alors s'éveillant, il se mit à réfléchir profondément. Et tandis qu'après sa première vision, il avait été mis presque hors de lui-même, à force de joie, par l'espérance de grandeurs temporelles, cette fois-là, il se recueillit, et se plongea dans la méditation, si bien qu'il ne put dormir de toute la nuit.

Et le matin, il prit en hâte le chemin d'Assise, tout plein de joie et d'allégresse, attendant que le Seigneur, qui lui avait envoyé ces visions, lui fît connaître sa volonté et l'inspirât pour le mieux en vue de son salut. Mais déjà ses intentions étaient changées; et il ne songeait plus à aller dans la Pouille, résolu de se conformer à la volonté divine.



III

Comment le Seigneur visita son cœur et le remplit d'une douceur merveilleuse, par la vertu de laquelle il commença à progresser dans le mépris de lui-même et de toutes les vanités, dans l'oraison, dans les aumônes et dans l'amour de la pauvreté.

Quelques jours après son retour à Assise, il fut choisi pour chef d'une fête par ses compagnons, et chargé de fixer les dépenses comme il lui semblerait bon. Il fit donc préparer un festin somptueux, ainsi qu'il l'avait fait bien des fois. Après le repas, ils sortirent de la maison, et ses compagnons le précédaient par la ville en chantant. Lui suivait par derrière sans chanter, tenant à la main un bâton pour marquer qu'il était leur chef.

Et tout à coup, il fut visité du Seigneur, et son cœur se remplit d'une telle douceur qu'il ne pouvait ni parler ni se mouvoir, ni rien entendre, ni rien sentir que cette douceur qui l'avait rendu entièrement étranger à toutes les sensations de la chair. Et, comme il l'a dit lui-même plus tard, si on avait voulu alors le couper en morceaux, il n'aurait pu ni s'enfuir ni remuer.

Ses compagnons s'étant retournés et l'ayant aperçu bien loin en arrière, revinrent vers lui et s'effrayèrent de voir qu'il était déjà comme changé en un autre homme. Et l'interrogeant, ils lui disaient : « A quoi pensais-tu? Pourquoi ne nous as-tu pas suivis? Peut-être songeais-tu à prendre femme? » Et il leur répondit vivement : « Vous avez dit vrai, car je songeais à prendre une femme plus noble, plus riche et plus belle que vous n'en avez jamais vu. » Et ils se moquèrent de lui. Or il n'avait pas dit cela de lui-même, mais par l'inspiration de Dieu. Car cette épousée fut la véritable vie

monastique qu'il embrassa et qui, par la pauvreté, fut plus noble, plus riche et plus belle que celle des autres ordres.

Aussi, à partir de ce moment, il commença à dédaigner et à mépriser les choses qu'il avait aimées jusque-là : cependant, il ne s'en dégageait pas tout à fait parce qu'il n'était pas encore entièrement détaché des vanités du siècle. Il s'étudiait à se soustraire peu à peu au tumulte du monde et à recevoir Jésus-Christ dans son for intérieur, en cachant aux yeux des égarés la perle de grand prix pour laquelle il souhaitait donner tout le reste. Souvent, presque tous les jours, il se mettait en oraison, poussé à cela par la douceur qu'il y goûtait et qui, venant le saisir dans les rues et dans les lieux publics, le ramenait à la prière.

Il avait toujours été bienfaisant envers les pauvres. Mais dès lors il résolut fermement en son cœur de ne jamais refuser une aumône à un pauvre qui lui demanderait pour l'amour de Dieu, et de lui donner plus libéralement

et plus abondamment qu'il n'avait coutume de le faire. Donc, toutes les fois qu'au dehors de son logis un pauvre lui demandait l'aumône, il lui donnait de l'argent, s'il en avait; s'il n'en avait pas, il lui donnait son bonnet ou sa ceinture pour ne pas le renvoyer les mains vides. Lorsqu'il n'avait ni bonnet ni ceinture, il se retirait dans quelque endroit secret, et là il se dépouillait de sa chemise et l'envoyait secrètement au pauvre, afin qu'il la portât pour l'amour de Dieu.

Il achetait aussi des objets pour l'ornement des églises, et les faisait transmettre en grand mystère aux prêtres pauvres. Et lorsqu'en l'absence de son père il restait à la maison et dînait seul avec sa mère, il n'en chargeait pas moins la table de pains, comme s'il avait eu à faire des préparatifs pour toute une famille. Et si sa mère lui demandait pourquoi, il répondait que c'était pour avoir à donner aux pauvres, car il avait résolu de faire l'aumône à tous pour l'amour de Dieu.

Sa mère, qui le chérissait plus que ses autres fils, tolérait ces choses, attentive à tout ce qu'il faisait et l'admirant en son cœur. Auparavant, en effet, il mettait tout son plaisir à se joindre à ses amis, chaque fois qu'ils l'appelaient, et il trouvait tant de charme à leur compagnie qu'il lui arrivait souvent de se lever de table pour aller les rejoindre, même sans avoir fini de manger, laissant ses parents affligés de son départ trop prompt. De même, maintenant, tout son cœur était plein du désir de voir et d'écouter les pauvres pour leur faire l'aumône. Ayant été ainsi changé par la grâce de Dieu, bien qu'il restât encore dans le siècle, il souhaitait de se trouver dans quelque ville où il serait inconnu, et où il pourrait échanger ses vêtements contre ceux d'un pauvre, et essayer de demander l'aumône pour l'amour de Dieu.

Il arriva qu'en ce temps-là, il se rendit à Rome en pèlerinage. Étant entré dans l'église Saint-Pierre, il vit combien les offrandes de

certaines personnes étaient modiques et se dit en lui-même : « Alors qu'il conviendrait d'honorer magnifiquement le prince des apôtres, pourquoi ces gens déposent-ils de si petites offrandes dans l'église où repose son corps? » Et alors, avec une grande ferveur, il tira sa bourse qui était pleine de pièces d'argent, et les jeta par l'ouverture de l'autel; au bruit qu'elles firent, tous les assistants s'émerveillèrent de cette offrande magnifique. Puis, sortant de l'église, il changea de vêtements avec un des nombreux mendiants qui se tenaient devant la porte, et se tenant sur les degrés de l'église avec tous ces pauvres, il demandait l'aumône en français. Car il aimait à se servir de cette langue, quoiqu'il ne la parlât pas bien.

Puis, ayant laissé ses haillons pour reprendre ses vêtements, il retourna à Assise, et là il pria le Seigneur de le diriger et de lui montrer sa voie. Car il n'avait découvert son secret à personne, et il ne prenait conseil de personne,

si ce n'est de Dieu seul qui avait commencé à le guider, et aussi quelquefois de l'évêque d'Assise. Car, en ce temps-là, nulle part n'existait la pauvreté véritable, qu'il désirait par-dessus toutes les choses de ce monde, et en laquelle il voulait vivre et mourir.



IV

Comment il commença, au sujet des lépreux, à se vaincre lui-même, et à trouver de la douceur dans les choses qui d'abord lui étaient amères.

Un jour qu'il priait Dieu avec ferveur, il lui fut répondu : « François, si tu veux connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que tu haïsses toutes les choses que tu as aimées selon la chair et que tu as désiré posséder. Quand tu auras commencé, les choses qui d'abord te paraissaient douces et agréables te seront amères et insupportables, et dans celles qui te faisaient horreur tu trouveras une grande douceur et une suavité indicible. »

Tout heureux, et réconforté en Dieu, un

jour qu'il chevauchait près d'Assise, il rencontra un lépreux. Et comme il avait horreur des lépreux, il se fit violence, il descendit de cheval, il lui offrit un denier; puis il lui baisa la main, reçut de lui le baiser de paix, remonta à cheval et poursuivit son chemin. Et dès lors il s'humilia de plus en plus chaque jour jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, il arrivât à une victoire complète sur lui-même.

Peu de jours après, prenant sur lui beaucoup d'argent, il se rendit à l'hôpital des lépreux. Et les ayant tous réunis, il donna une aumône à chacun en lui baisant la main. Et en partant, il sentit que ce qui d'abord lui était amer, c'est-à-dire de voir et de toucher des lépreux, s'était véritablement changé en douceur. En effet, comme je l'ai dit, la vue des lépreux lui était si pénible que non seulement il ne voulait pas les regarder, mais il évitait de s'approcher de l'endroit où ils habitaient. Et s'il lui arrivait par hasard

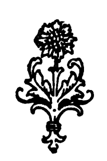
de passer près de leurs demeures et s'il les apercevait, et si la pitié le portait à leur faire l'aumône par les mains d'une autre personne, il avait soin de détourner la tête et de se boucher le nez. Mais, par la grâce de Dieu, il devint familier avec les lépreux, et se fit leur ami, si bien qu'il restait longtemps parmi eux et les servait humblement, ainsi que son testament en témoigne.

Depuis sa visite aux lépreux, il était tout transformé, et il emmenait fréquemment dans des endroits écartés un de ses compagnons qu'il aimait beaucoup. Il lui disait qu'il avait trouvé un grand trésor. Cet homme s'en réjouissait extrêmement, et l'accompagnait toutes les fois qu'il l'en priait. François le conduisait le plus souvent à une certaine grotte près d'Assise et y entrait seul, laissant dehors son compagnon très préoccupé du trésor. Là, pénétré d'une nouvelle et abondante effusion de l'esprit divin, il priait en secret le Père, désirant que personne ne sût

ce qu'il faisait, excepté Dieu seul, qu'il implorait ardemment pour obtenir le trésor céleste.

Voyant ces choses, l'ennemi du genre humain s'efforça de l'écarter de la bonne voie où il commençait à s'engager, et de lui inspirer de la terreur et de l'épouvante. Le démon apparaissait à l'homme de Dieu et évoquait en sa mémoire l'image d'une femme horriblement bossue qui vivait à Assise, et il le menaçait de lui attacher la bosse de cette femme s'il ne renonçait à son dessein. Mais le valeureux chevalier du Christ, méprisant ces menaces, entrait dans la grotte pour prier Dieu dévotement de le diriger dans ses voies. Cependant il éprouvait une grande souffrance et un grand tourment d'esprit, et il ne pouvait trouver de paix tant qu'il n'aurait pas accompli l'œuvre qu'il avait conçue. Diverses pensées se succédaient en lui, et il en était troublé et inquiet. Il brûlait intérieurement du feu divin, et il ne pouvait cacher au dehors la flamme qu'il avait en l'âme. Il se repentait

d'avoir si gravement péché, et il n'aimait plus ni ce passé mauvais, ni le temps présent. Il avait néanmoins reçu la grâce de garder confiance en l'avenir. Et quand il sortait de la grotte pour rejoindre son compagnon, il paraissait changé en un autre homme.



V

Des premières paroles que lui adressa le Crucifié et comment dès lors il porta la passion du Christ en son cœur jusqu'à la mort.

Un jour qu'il implorait avec grande ferveur la miséricorde du Seigneur, le Seigneur lui fit connaître que ce qu'il avait à faire lui serait bientôt indiqué. Et alors il fut rempli d'un tel bonheur que, ne se tenant plus de joie, il ne pouvait s'empêcher, comme malgré lui, de laisser échapper quelque chose de son secret. Il en parlait cependant avec prudence et de façon énigmatique, disant qu'il ne voulait plus aller dans la Pouille et que, dans sa propre patrie, il ferait des choses nobles et

grandes. Ses compagnons, dont il s'était déjà éloigné en esprit, bien que quelquefois il se réunît à eux corporellement, et qui le voyaient ainsi tout changé, lui demandaient quelquefois par plaisanterie : « François, est-ce que tu veux prendre femme? » Et il leur faisait des réponses énigmatiques, comme cela a été raconté plus haut.

Quelques jours plus tard, comme il se promenait près de l'église Saint-Damien, il entendit une voix intérieure qui lui dit d'entrer pour prier. Étant entré, il se mit à prier avec ferveur devant une image du Crucifié, laquelle lui parla doucement avec bonté, lui disant : « François, ne vois-tu pas que ma maison va être détruite? Répare-la pour moi. » Tremblant et stupéfait, il répondit : « Je le ferai avec joie, Seigneur. » Car il avait compris qu'il s'agissait de l'église Saint-Damien, qui menaçait ruine à cause de sa vétusté.

Mais il fut pénétré par ces paroles d'une joie si vive et d'une lumière si éclatante, qu'il

sentit bien en son âme que c'était vraiment le Christ crucifié qui lui avait parlé. Aussi, ayant trouvé à la sortie de l'église un prêtre assis devant la porte, il tira sa bourse et lui remit une grosse somme d'argent en lui disant : « Je te prie d'acheter de l'huile et de faire brûler continuellement une lampe devant ce crucifix, et, quand cette somme sera épuisée, je t'en donnerai encore autant qu'il en faudra. »

A partir de ce jour, son cœur resta transpercé et comme fondu au souvenir de la passion du Seigneur, et tant qu'il vécut, il porta dans son cœur les stigmates de la Passion du Seigneur Jésus, ainsi que cela parut plus tard à tous les yeux par le renouvellement de ces mêmes stigmates, miraculeusement opéré en son corps. Et depuis lors il affligea sa chair par d'extrêmes macérations. Bien portant ou malade et même presque mourant, il continua ses austérités et ne voulut jamais en rien relâcher; c'est pourquoi, lorsque le jour de sa

mort approcha, il se confessa d'avoir gravement péché envers son frère le corps.

Un jour qu'il marchait tout seul près de l'église Sainte-Marie de la Portioncule, se lamentant et gémissant à haute voix, un homme l'entendit et crut qu'il souffrait d'une douleur ou d'une infirmité. Touché de pitié, il s'approcha et lui demanda pourquoi il pleurait ainsi. Et François répondit : « Je gémis sur la Passion de mon Seigneur Jésus-Christ, pour qui je ne devrais pas avoir honte d'aller par le monde entier en me lamentant à haute voix. » Et cet homme se mit alors à pleurer tout haut avec lui.

Souvent aussi, lorsqu'il se relevait après une oraison, ses yeux paraissaient rouges de sang, tant il avait pleuré amèrement. Non-seulement il s'affligeait et pleurait, mais aussi il s'infligeait des abstinences de nourriture et de boisson, en mémoire de la passion du Seigneur. Quand parfois il s'asseyait pour manger avec des gens du siècle, et qu'on lui

offrait des mets savoureux, il n'y touchait presque pas, et donnait quelque excuse, afin de ne pas avoir l'air de faire abstinence. Et quand il mangeait avec ses frères, il jetait souvent de la cendre sur ce qu'il mangeait, disant aux frères, pour dissimuler ses austérités, que sa sœur la cendre était chaste.

Un jour qu'il mangeait seul, un frère lui dit que la Sainte Vierge était si pauvre qu'elle n'avait pas toujours de quoi donner à manger à son fils. Entendant cela, l'homme de Dieu soupira douloureusement et s'assit sur la terre nue pour manger son pain. Bien souvent, aussitôt après le commencement du repas, il cessait de boire et de manger et restait absorbé dans la méditation des choses célestes. Dans ces moments-là, il ne voulait pas qu'aucune parole le troublât, et il soupirait du plus profond de son cœur. Il recommandait aux frères de ne pas manquer, toutes les fois qu'ils l'entendraient soupirer ainsi, de louer Dieu, et de l'implorer pour lui. Nous avons parlé inci-

demment de ses larmes et de ses abstinences pour bien montrer qu'après la vision que nous avons racontée, et après les paroles de l'image du Crucifié, il a toujours, jusqu'à la mort, vécu en conformité de la passion du Christ.



VI

Comment il a fui les persécutions de son père et de ses proches, en se retirant près d'un prêtre de Saint-Damien.

Tout heureux de sa vision et des paroles du Crucifié, il se leva et se fortifia par un signe de croix. Puis il monta à cheval, et prenant avec lui des étoffes de diverses couleurs, il se rendit à une ville qu'on appelle Foligno. Ayant vendu là son cheval, et tout ce qu'il avait emporté, il retourna incontinent à l'église Saint-Damien, et y ayant trouvé un prêtre très pauvre, il lui baisa les mains avec beaucoup de dévotion et de foi, lui offrit l'argent qu'il avait avec lui, et lui raconta son dessein d'un bout à l'autre.

Le prêtre, étonné de cette conversion subite, restait stupéfait et n'y pouvait croire. Pensant qu'on se jouait de lui, il ne voulait pas accepter l'argent. Mais François insistait opiniâtrément, s'efforçant d'amener le prêtre à ajouter foi à ses paroles, et le suppliait de lui permettre d'habiter avec lui. Le prêtre finit par consentir à le recevoir, mais, par crainte de ses parents, il n'accepta pas l'argent. Alors ce véritable contempteur de l'argent, jetant toute la somme par la fenêtre, la répandit comme une vile poussière.

Pendant qu'il séjournait en ce lieu, son père le recherchait activement, et s'informait de ce qu'avait pu devenir son fils. Ayant appris combien il était transformé et où il s'était retiré, il fut saisi de douleur, et, troublé par ces événements subits, il réunit ses amis et ses voisins, et, avec eux, courut le chercher. Mais François, dès qu'il apprit les menaces de ceux qui le poursuivaient et qu'il fut informé de leur approche, voulut, parce qu'il était

nouveau chevalier du Christ, fuir devant la colère paternelle, et se réfugia dans une caverne secrète, qu'il avait préparée pour cela.

Il se cacha pendant un mois entier dans cette caverne, qui était connue d'un seul des serviteurs de son père, et il s'y nourrissait en secret des aliments qu'on lui donnait de temps en temps. Baigné d'une pluie de larmes, il y priait Dieu constamment de le délivrer de la persécution, et d'accueillir favorablement ses pieuses demandes.

Après avoir ainsi imploré Dieu dans le jeûne et dans les larmes, assidûment et en toute ferveur, ne se fiant ni à son courage ni à son adresse, il mit toute son espérance en Dieu, qui l'avait déjà rempli d'une joie ineffable et illuminé d'une clarté éclatante, alors qu'il était encore plongé dans les ténèbres. Tout enflammé de foi, il quitta la caverne et prit son chemin vers Assise, plein d'ardeur, de hâte et de joie.

Armé de sa foi en Christ, animé d'une cha-

leur divine, et s'accusant de paresse et de craintes vaines, il alla se livrer aux mains de ses persécuteurs et s'exposer à leurs coups.

En l'apercevant, ceux qui l'avaient connu autrefois s'en accusaient et en avaient honte. Ils criaient qu'il était fou et en démence, ils ramassaient dans les places de la boue et des pierres pour les lui jeter. Car, le voyant si différent de ce qu'il avait été, et tout défait par les macérations, ils imputaient ses actes à l'insanité et à l'inanition. Mais le chevalier du Christ traversait tout cela comme s'il n'entendait rien; aucune injure ne le touchait ni ne l'ébranlait; et il rendait grâces à Dieu de tout.

Le bruit de ce qui se passait, se répandant à travers les places et les rues de la ville, parvint enfin à son père. A la nouvelle de ce que ses concitoyens faisaient contre son fils, il s'élança non pour le défendre, mais plutôt pour achever de le perdre. Sans garder aucune modération, il courut sur lui comme le loup

sur l'agneau. Les yeux tors, le visage égaré, il porta sur lui une main impie, le ramena à sa maison et le tint pendant plusieurs jours enfermé dans une prison obscure, s'efforçant, tantôt par des paroles, tantôt par des coups, de le ramener aux vanités du siècle.

Mais lui ne se laissait ni ébranler par les paroles et les chaînes, ni vaincre par les coups; il supportait tout avec patience et en devenait plus fort et plus zélé pour l'exécution de son dessein. Enfin, son père ayant dû s'absenter pour une affaire importante et urgente, sa mère, qui était restée seule avec lui, lui parla avec douceur. N'ayant pu le détourner de sa sainte résolution, elle sentit ses entrailles s'émouvoir pour lui; elle brisa ses chaînes et lui permit de sortir librement. Alors, rendant grâce à Dieu, il retourna au lieu où il était auparavant, et il agit plus librement que par le passé, comme s'il était sorti plus fort de la tentation des démons, et, instruit par l'expérience de cette tentation, il allait plus

tranquille, plus libre et plus magnanime, après les injustices souffertes.

Cependant le père revint et, ne trouvant pas son fils, il accabla sa femme d'injures, accumulant ainsi péchés sur péchés. Puis il courut au palais de la commune pour porter plainte contre son fils devant les consuls [et leur demander de lui faire rendre l'argent que celui-ci lui avait emporté [1]]. Le voyant dans un tel trouble, les consuls font citer François devant eux, c'est-à-dire le font appeler par un crieur. François répondit que, par la grâce de Dieu, il était devenu libre et qu'il ne relevait plus des consuls, puisqu'il était désormais serviteur de Dieu seul.

Les consuls, ne voulant pas user de violence envers lui, répondirent au père : « Puisqu'il est entré au service de Dieu, nous n'avons plus de pouvoir sur lui. » Le père voyant qu'il n'arriverait à rien devant les consuls, porta

1. Ce passage ne se trouve pas dans le texte latin, mais seulement dans la vieille traduction italienne.

sa plainte devant l'évêque de la ville. Cet évêque, prudent et sage, le fit citer, dans la forme usitée, à comparaître pour répondre sur la plainte de son père. Et François répondit au messager : « Je viendrai devant l'évêque, parce qu'il est le père et le seigneur des âmes. »

Il vint donc et fut reçu avec joie par l'évêque qui lui dit : « Ton père est très irrité et très indigné contre toi. Si donc tu veux servir Dieu, rends-lui l'argent que tu as. Peut-être a-t-il été injustement acquis, et pour cela Dieu ne veut pas que tu l'emploies à des œuvres ecclésiastiques, à cause des péchés de ton père, dont la fureur s'apaisera quand il aura reçu cet argent. Aie donc confiance, mon fils, agis virilement et ne crains point, car Dieu sera ton secours et te fournira abondamment ce qui te sera nécessaire pour le service de son église. »

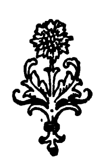
L'homme de Dieu, heureux et réconforté par les paroles de l'évêque, se leva, et appor-

tant devant lui l'argent, lui dit : « Seigneur, je lui rendrai avec joie non seulement l'argent qui est à lui, mais aussi ces habits. » Et étant entré dans la chambre de l'évêque, il s'y dépouilla de tous ses vêtements, les posa à terre et mit l'argent par-dessus devant l'évêque, son père et les autres assistants, et il sortit tout nu, s'écriant : « Écoutez tous et comprenez : jusqu'ici j'ai appelé Pierre Bernardone mon père. Mais puisque j'ai résolu de servir Dieu, je lui rends l'argent dont il se tourmentait, et tous les vêtements que je tenais de lui, et je dirai désormais, non plus mon père Pierre Bernardone, mais notre Père qui êtes aux cieux. » On s'aperçut alors que l'homme de Dieu portait un cilice sur sa chair par-dessous ses vêtements de couleur.

Son père, saisi de douleur et de colère, se leva, prit l'argent ainsi que les vêtements et les emporta chez lui. Les assistants s'indignèrent de voir qu'il ne laissait rien du tout

à son fils pour se vêtir, et, touchés de pitié, ils se mirent à pleurer sur François.

L'évêque, admirant le courage de l'homme de Dieu, sa ferveur et sa fermeté, le recueillit entre ses bras et le couvrit de son manteau, car il comprenait clairement qu'il agissait sous l'inspiration de Dieu, et il sentait que les choses qu'il venait de voir enveloppaient quelque grand mystère. Et à partir de ce jour, se faisant son auxiliaire, il le dirigea, il l'exhorta, il le fortifia et s'unit à lui dans la charité.



VII

De ses grandes fatigues et peines dans la réparation de l'église Saint-Damien et comment il arriva à se vaincre lui-même en allant demander l'aumône.

Donc François, le serviteur de Dieu, dépouillé de toutes les choses qui sont du monde, se consacra à la justice divine. Méprisant sa propre vie il se voua au service de Dieu de toutes les façons qu'il put. Il revint joyeux à l'église Saint-Damien, il s'y fit une sorte d'habit d'ermite, et il réconforta le prêtre de cette église avec les propres paroles dont l'évêque l'avait réconforté lui-même.

Ensuite il entra dans la cité et se mit à louer le Seigneur par les rues, par les places,

comme s'il était enivré de l'esprit divin. Après avoir achevé de louer Dieu, il songea à se procurer des pierres pour rebâtir l'église et cria : « Celui qui m'a donné une pierre aura une récompense; celui qui m'en a donné deux aura deux récompenses; celui qui m'en a donné trois aura tout autant de récompenses.» Il disait, dans la ferveur de son esprit, beaucoup d'autres choses semblables, toutes familières, car cet élu de Dieu était un homme simple. Il ne se servait pas des paroles doctes de la sagesse humaine; mais il se comportait simplement en toutes choses.

Beaucoup se moquaient de lui, le croyant insensé; d'autres, touchés de pitié, étaient émus jusqu'aux larmes, voyant que d'une si grande légèreté et de l'amour des vanités du siècle, il était si vite arrivé à une telle ivresse de l'amour divin. Et lui, dédaignant les moqueries, rendait grâces à Dieu avec ferveur.

Il serait long et difficile de raconter combien grandes furent ses fatigues dans l'œuvre

susdite. Lui, qui avait été élevé si délicatement dans la maison paternelle, portait des pierres sur ses épaules, peinant pour le service de Dieu. Le prêtre dont on a parlé, voyant son labeur, et comment il outrepassait ses forces en travaillant pour Dieu, avait soin, quoique très pauvre, de lui faire préparer une nourriture particulière, car il savait que dans le monde il avait vécu délicatement. Et il est certain que plus tard, l'homme de Dieu a avoué s'être nourri souvent de préparations très compliquées et raffinées, repoussant tout autre mets.

Un jour, s'étant aperçu de ce que le prêtre faisait pour lui, il se dit à lui-même : « Trouveras-tu partout où tu iras un prêtre pareil, qui te traite aussi humainement? Ce n'est pas là cette vie de pauvre que tu as choisie. Il faut que tu fasses comme le mendiant qui va de porte en porte. Prends à la main une écuelle, et, poussé par la nécessité, mélanges-y toutes sortes d'aliments. C'est ainsi que tu dois vivre volontairement pour l'amour de

celui qui naquit pauvre, vécut pauvre, resta pauvre et nu dans sa passion, et fut enseveli dans le sépulcre d'autrui. »

Il se leva donc un jour, prit une écuelle, et, entrant dans la cité, alla demander l'aumône de porte en porte. En le voyant mettre différents aliments dans l'écuelle, beaucoup de gens, qui savaient avec quelle délicatesse il avait vécu, s'étonnaient de la merveilleuse transformation qui l'avait amené à un si complet mépris de lui-même. Quand il voulut porter à sa bouche tout ce mélange, il éprouva d'abord une telle répulsion, qu'il ne pouvait ni l'avaler ni même le regarder. Enfin, il réussit à se dominer et à manger, et il lui sembla qu'il n'avait jamais eu autant de plaisir à manger aucune délicatesse. Son cœur se réjouit en Dieu de ce que sa chair, quoique débile et affaiblie, avait eu la force de supporter les choses les plus pénibles et les plus amères. Il rendit grâces à Dieu d'avoir changé pour lui l'amertume en douceur et de l'avoir

fortifié en tant de façons. Et il dit à ce prêtre de ne plus préparer ou faire préparer d'autre nourriture à l'avenir.

Or son père, le voyant dans une telle abjection, était rempli de douleur et d'humiliation, car il l'avait beaucoup aimé. Il s'affligeait tant de voir sa pauvre chair meurtrie par la souffrance et les austérités que, partout où il le rencontrait, il lui donnait sa malédiction. L'homme de Dieu, ainsi en butte aux malédictions paternelles, adopta en guise de père un homme très pauvre et très méprisé, et il lui dit : « Viens avec moi ; je te ferai part des aumônes que je recevrai ; et quand mon père me maudira, je te dirai : Père, bénis-moi, et tu feras sur moi le signe de la croix et tu me béniras à sa place. » Et quand le pauvre le bénissait ainsi, l'homme de Dieu disait à son père : « Ne crois-tu pas que Dieu puisse me donner un père qui oppose ses bénédictions à tes malédictions ? » Et beaucoup de ceux qui le raillaient, voyant avec quelle patience il

supportait toutes les dérisions, s'en émerveillaient grandement.

Un matin d'hiver, comme il se tenait en oraison, couvert de vêtements de pauvre, un de ses frères selon la chair passa à côté de lui et dit ironiquement à l'un de ses concitoyens : « Demande donc à François de te vendre seulement une once de sa sueur. » Et l'homme de Dieu, plein de sainte allégresse, répondit vivement en français : « Cette sueur-là, je la vendrai bien cher au Seigneur. »

Pendant qu'il travaillait avec tant d'assiduité à la réparation de cette église, voulant que des lampes y fussent toujours allumées, il allait par la ville pour mendier de l'huile. Arrivé près d'une maison, où des gens s'étaient réunis pour se livrer à des jeux, il eut honte de demander l'aumône devant eux et se retira. Mais bientôt il se fit des reproches et s'accusa d'avoir péché. Il courut donc à l'endroit où les jeux avaient lieu; il dit devant tous les assistants comment il était en faute d'avoir eu

honte, à cause d'eux, de demander l'aumône, et entrant dans la maison, il supplia, en français, qu'on lui donnât de l'huile pour les lampes de l'église. Quand il était au travail avec les autres, il appelait à haute voix dans la joie de son cœur les voisins et les passants et leur disait en français : « Venez et aidez-moi dans l'œuvre de l'église Saint-Damien, qui sera dans l'avenir un couvent pour des femmes qui, par leur vie et leur bonne renommée, glorifieront dans l'Église universelle notre Père qui est aux cieux. »

Voilà comment, plein d'un esprit prophétique, il annonçait d'avance les choses qui devaient se réaliser. En effet c'est dans ce lieu que prit naissance l'ordre très excellent des Vierges sacrées, six ans à peine après la conversion du bienheureux François. A cette époque, leur règle admirable et leur glorieuse institution furent revêtues de l'autorité du siège apostolique par le pape Grégoire IX, d'heureuse mémoire, alors évêque d'Ostie.

VIII

Comment, ayant écouté et compris les conseils donnés par le Christ dans l'évangile, il modifia aussitôt son costume et se revêtit de perfection, tant au dedans qu'au dehors.

Le bienheureux François, ayant achevé l'œuvre de l'église Saint-Damien, continuait à porter l'habit d'ermite et marchait, ceint d'une courroie, les pieds chaussés et le bâton à la main. Un jour, après la messe, il entendit lire les paroles que le Christ avait dites à ses disciples en les envoyant prêcher par le monde, à savoir qu'ils n'emporteraient avec eux ni or, ni argent, ni sac, ni bâton, qu'ils ne porteraient pas de chaussures et n'auraient point

deux tuniques. S'étant éclairci plus amplement de ces choses auprès du prêtre lui-même, il fut rempli d'une joie indicible et dit : « Voilà ce que de tout mon cœur je souhaite accomplir. »

Donc ayant bien mis en sa mémoire ce qu'il avait entendu, il s'efforça joyeusement de s'y conformer. Il commença par renoncer à ce qu'il avait en double, et dès lors il ne porta plus ni bâton, ni chaussures, ni sac, ni besace; il se fit une tunique grossière et sans élégance; il jeta sa courroie et prit pour ceinture une corde. Puis il appliqua tout son soin à bien comprendre les paroles récemment entendues et à chercher comment il pourrait les accomplir, et il se mit, par une inspiration divine, à se faire l'annonciateur de la perfection évangélique et à prêcher publiquement la pénitence en langage très simple.

Ses paroles n'étaient ni frivoles, ni risibles, mais toutes pleines de l'Esprit saint, et elles pénétraient jusqu'au cœur et jusqu'aux moel-

les, en sorte que ceux qui les entendaient en étaient émerveillés. Ainsi qu'il l'a attesté plus tard, le Seigneur lui avait enseigné à saluer dans les termes que voici : « Que Dieu te donne la paix! » Et dans toutes ses prédications, il commençait par saluer ainsi le peuple en lui annonçant la paix.

Il est certes étonnant, et inexplicable sans miracle, qu'avant sa conversion, il ait eu en cela pour précurseur un homme qui souvent traversait Assise, en disant : « Paix et bonheur! » De même que Jean, le précurseur du Christ, disparut quand le Christ commença sa prédication, de même cet autre Jean, qui avait précédé le bienheureux François dans l'annonciation de la paix, ne se montra plus dès que François eut apparu.

Aussitôt donc après ce précurseur, l'homme de Dieu, François, tout plein de l'esprit des prophètes, allait annonçant la paix et prêchant le salut en langage prophétique, et, en écoutant ses exhortations salutaires, beaucoup

d'hommes qui jusque-là, séparés du Christ, s'étaient éloignés du salut, s'unissaient dans la véritable paix.

La vérité de l'enseignement si simple du bienheureux François, dont sa vie témoignait, se manifestait ainsi à plusieurs, et deux ans après sa conversion quelques hommes furent amenés à la pénitence par son exemple, et, se dépouillant de tout, se réunirent à lui pour vivre de la même façon. De ceux-là, le premier fut le frère Bernard, de sainte mémoire. Considérant la constance et la ferveur de François pour le service divin, et voyant comment il restaurait avec tant de fatigues les églises en ruines et combien il menait une vie âpre et rigoureuse, quoique accoutumé à toutes les délicatesses du monde, il résolut en son cœur de distribuer aux pauvres tout ce qu'il possédait, et de vivre et de se comporter en tout comme François.

Un jour donc il alla en secret vers l'homme de Dieu, lui révéla son dessein et le pria de

venir le trouver un certain soir. François, qui n'avait encore aucun compagnon, rendit grâces à Dieu, et se réjouit beaucoup, d'autant que ce Bernard était homme de vie très édifiante.

Au jour fixé, il se rendit le soir chez Bernard, la joie au cœur, et y resta la nuit entière. Entre autres paroles, Bernard lui dit : « Si un homme avait reçu de son seigneur des choses petites ou grandes, et si, après les avoir gardées plusieurs années, il ne voulait plus les conserver, que pourrait-il en faire pour agir le mieux possible? » François répondit qu'il devrait les rendre au seigneur même de qui il les avait reçues. Et Bernard lui dit alors : « Mon frère, je veux me dépouiller de tous mes biens temporels, pour l'amour de mon Seigneur qui me les a donnés, et en faire l'usage que tu jugeras le meilleur. » Le saint lui répondit : « Demain matin nous irons à l'église, et nous consulterons le livre des Evangiles pour savoir ce que le Seigneur a enseigné à ses disciples. »

Le matin donc, en se levant, ils prirent avec eux un autre homme qui s'appelait Pierre et qui voulait aussi devenir frère, et ils se rendirent à l'église Saint-Nicolas, située près de la place d'Assise. Ils entrèrent dans l'église pour y prier, et comme ils étaient gens simples et n'auraient su trouver dans l'Évangile des paroles sur le renoncement au siècle, ils supplièrent Dieu dévotement de daigner leur manifester sa volonté, au moment même où ils ouvriraient le livre.

Sa prière terminée, le bienheureux François prit le livre, et fléchissant les genoux devant l'autel, il l'ouvrit. En l'ouvrant, ses yeux tombèrent sur ce précepte du Seigneur : « Si tu veux être parfait, va vendre tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu posséderas un trésor dans le ciel. » En trouvant ces paroles, François se réjouit beaucoup et rendit grâces à Dieu. Mais comme il était fervent adorateur de la Trinité, il voulut avoir une confirmation par un triple témoignage, et il ouvrit le livre

une seconde et une troisième fois. A la deuxième, il tomba sur ce passage : « Vous n'emporterez rien avec vous, » et à la troisième, sur celui-ci : « Que celui qui veut me suivre renonce à soi-même. »

Chaque fois qu'il avait ouvert le livre, François avait rendu grâces à Dieu de ce qu'une triple approbation avait été ainsi miraculeusement donnée au désir et au projet qu'ils avaient déjà conçus. Et il dit aux deux autres, c'est-à-dire à Bernard et à Pierre : « Frères, voilà ce qui sera notre vie et notre règle et celle de tous ceux qui voudront se joindre à notre société. Allez donc et accomplissez ce qui vous a été prescrit. »

Le seigneur Bernard, qui était extrêmement riche, s'en alla donc, vendit tous ses biens, et ayant ainsi réuni beaucoup d'argent, il distribua le tout aux pauvres. Pierre, lui aussi, accomplit selon son pouvoir le précepte divin. Après avoir tout distribué, ils prirent tous deux l'habit que le saint avait adopté après

avoir quitté l'habit d'ermite, et vécurent dès lors avec lui selon la règle du saint Évangile, ainsi que Dieu le leur avait indiqué. C'est pourquoi François a dit dans son testament : « Le Seigneur lui-même m'a révélé de quelle façon je devais vivre selon le saint Évangile. »



IX

De la vocation du frère Silvestre et de la vision qu'il eut avant d'entrer dans l'ordre.

Pendant que Bernard distribuait ses biens aux pauvres, ainsi qu'il a été dit, le bienheureux François était présent, et il admirait l'œuvre de Dieu, louant le Seigneur et le glorifiant en son cœur. Survint un prêtre nommé Silvestre, de qui François avait acheté des pierres pour la réparation de l'église Saint-Damien. Voyant tout cet argent qu'on prodiguait sur le conseil du bienheureux, il lui dit tout enflammé de cupidité : « François, tu ne m'as pas bien payé les pierres que tu m'as achetées. » Celui-ci, qui méprisait par-

dessus tout l'avarice, entendant ces injustes murmures, s'approcha de Bernard, mit la main dans son manteau où était l'argent, la retira avec vivacité toute pleine de pièces de monnaie et les donna au prêtre qui murmurait. Et remplissant de nouveau sa main d'argent, il lui demanda : « Es-tu maintenant complètement payé, seigneur prêtre? — Je le suis complètement, » répondit-il, et il retourna chez lui, très content, avec l'argent qu'il avait reçu.

Au bout de quelques jours, ce même prêtre, par l'inspiration de Dieu, se mit à méditer sur ce qu'avait fait le bienheureux François et se dit : « Ne suis-je pas un misérable, moi qui suis vieux, de désirer ainsi les choses temporelles et de chercher à les acquérir, tandis que ce jeune homme, par amour pour Dieu, les dédaigne et les déteste? » La nuit suivante, il vit pendant son sommeil une croix immense, dont le sommet touchait le ciel et dont le pied était fixé dans la bouche de François, tandis

que ses deux bras s'étendaient d'un bout du monde à l'autre. A son réveil, le prêtre reconnut et crut fermement que François était véritablement ami et serviteur de Dieu, et que l'ordre religieux qu'il avait inauguré était destiné à s'étendre dans l'univers entier. Il commença ainsi à craindre Dieu et à faire pénitence en sa maison. Et peu de temps après, il entra dans le nouvel ordre, où sa vie fut très bonne et sa mort glorieuse.

François, l'homme de Dieu, n'ayant pas d'asile où habiter avec les deux frères qu'il s'était associés, se rendit en leur compagnie à une pauvre église abandonnée qu'on appelait Sainte-Marie de la Portioncule, et ils se firent là une petite maisonnette où ils demeurèrent ensemble pour quelque temps.

Au bout de peu de jours, un homme d'Assise, nommé Ægide, vint à eux, et s'agenouillant avec grand respect et dévotion, pria l'homme de Dieu de le recevoir en sa société. François, voyant qu'il était pieux et très

fidèle, et qu'il pourrait obtenir de grandes grâces de Dieu, ainsi que cela se vit dans la suite, l'accueillit avec satisfaction.

Ces quatre, unis dans la joie et la paix de l'esprit saint, se séparèrent en vue de progrès nouveaux. Le bienheureux François, prenant avec lui le frère Ægide, alla dans la Marche d'Ancône; les deux autres se dirigèrent d'un autre côté. En allant vers la Marche, ils se réjouissaient en Dieu, et le saint, chantant en français les louanges du Seigneur à voix claire et haute, bénissait et glorifiait la bonté du Très-Haut. Ils débordaient de bonheur, comme s'ils avaient trouvé un trésor précieux dans le champ évangélique de madame la Pauvreté, pour l'amour de qui ils avaient généreusement et joyeusement rejeté et dédaigné comme de viles ordures toutes les choses temporelles.

Et le saint dit à frère Ægide : « Notre société sera semblable à un pêcheur qui, ayant jeté dans l'eau son filet, prend quantité de poissons. Il laisse les petits dans l'eau et met

les grands dans son panier. » C'est ainsi qu'il prophétisait l'accroissement de l'ordre. Quoique l'homme de Dieu ne prêchât pas encore au peuple, il exhortait les gens, quand il passait par les villes et les châteaux, à aimer Dieu et à le craindre et à faire pénitence de leurs péchés. Et frère Ægide avertissait les auditeurs de croire François, parce qu'il leur donnait de très bons conseils. Ceux qui les entendaient se demandaient : « Qui sont ceux-là et quelles sont les paroles qu'ils disent? » Car, en ce temps, l'amour et la crainte de Dieu étaient éteints presque partout; les voies de la pénitence étaient choses oubliées, ou même méprisées comme sottises. La volupté de la chair, la cupidité du siècle, l'orgueil de la vie dominaient à tel point, que le monde entier semblait plongé dans ces trois choses abominables.

Les avis se partageaient au sujet de ces hommes évangéliques. Les uns prétendaient qu'ils étaient ivres ou fous; d'autres assuraient

que de telles paroles ne provenaient pas de folie. Un de leurs auditeurs dit : « Ou bien ils se sont attachés au Seigneur pour être parfaits, ou assurément ils sont insensés de mener une vie aussi misérable, car ils mangent à peine, ils vont nu-pieds et sont sordidement vêtus. » Quelques-uns éprouvaient de la terreur à voir leur façon de vivre ; personne encore ne se joignait à eux, et les jeunes femmes, en les apercevant de loin, s'enfuyaient, craignant qu'ils ne fussent guidés par la sottise ou la folie. Après avoir parcouru la Marche, ils revinrent à Sainte-Marie.

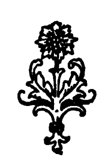
Quelques jours plus tard, trois autres hommes d'Assise vinrent à eux. C'étaient Sabbatino, Morico et Jean de Cappella. Ils supplièrent François de les recevoir comme frères, ce qu'il fit avec humilité et bienveillance. Mais quand ils allaient par la ville demandant l'aumône, presque personne ne leur donnait, et on leur reprochait d'avoir renoncé à leurs biens pour manger le bien des

autres; aussi étaient-ils dans un grand dénuement. Leurs parents et leurs proches les persécutaient, leurs autres concitoyens se moquaient d'eux, comme d'insensés et d'imbéciles. En effet, en ce temps-là, personne n'abandonnait ce qu'il possédait pour aller demander l'aumône de porte en porte.

L'évêque d'Assise, à qui l'homme de Dieu allait souvent demander conseil, et qui le recevait avec bienveillance, lui dit un jour : « Votre vie me paraît bien pénible; il est dur de n'avoir rien à soi. » Le saint répondit : « Seigneur, si nous possédions quelque chose, il nous faudrait des armes pour nous défendre. Car de la possession naissent des difficultés et des disputes, qui mettent des obstacles de toute sorte à l'amour de Dieu et du prochain. C'est pourquoi nous ne voulons posséder aucune chose temporelle en ce monde. »

Cette réponse plut beaucoup à l'évêque. L'homme de Dieu méprisait toutes les choses périssables et principalement l'argent; à ce

point que dans ses règles successives, il recommandait toujours avant tout la pauvreté, et rendait tous les frères attentifs à éviter d'avoir de l'argent. Car il fit plusieurs règles, et les mit à l'épreuve, avant d'établir celle qu'il laissa définitivement aux frères. Dans une de ces règles, il disait pour bien marquer son mépris de l'argent : « Si nous trouvons quelque part de l'argent, n'en faisons pas plus de cas que de la poussière que nous foulons aux pieds.



X

Comment il prédit à ses six compagnons tout ce qui devait leur arriver quand ils iraient par le monde et comment il les exhorta à la patience.

Le bienheureux François, déjà rempli de la grâce du Saint-Esprit, convoqua les six frères et leur prédit ce qui devait arriver. « Considérons, dit-il, frères très chers, la vocation à laquelle Dieu nous a appelés, non seulement pour notre salut, mais pour celui de beaucoup, afin que nous allions par le monde, exhortant les hommes par notre exemple plus que par nos paroles à faire pénitence de leurs péchés et à se souvenir des commandements de Dieu. »

« Ne craignez point, quoique vous soyez fai-

bles et ignorants, mais annoncez simplement la pénitence, confiant en Dieu qui a vaincu le monde, car son esprit parlera en vous et par votre bouche, et exhortera tous les hommes à se convertir et à garder ses commandements. Vous trouverez quelques hommes fidèles, doux et bienveillants, qui vous accueilleront avec joie et écouteront vos paroles. Vous en trouverez d'autres, en bien plus grand nombre, qui sont infidèles et orgueilleux; ils vous recevront avec des blasphèmes, et ils résisteront à vous et à ce que vous leur direz. Prenez donc en vos cœurs la résolution de tout supporter avec patience et humilité. »

En l'écoutant, les frères se mirent à avoir peur. Mais le saint ajouta : « Ne craignez rien, car, au bout de peu de temps, beaucoup d'hommes viendront à vous, des nobles et des savants, et iront avec vous prêcher les rois, les princes et les peuples, et beaucoup se convertiront à Dieu, qui multipliera et augmentera sa famille dans le monde entier. »

Quand il leur eut dit ces choses et qu'il les eut bénis, ils s'en allèrent pieusement, obéissant à ses conseils. Lorsqu'ils rencontraient une église ou une croix, ils s'inclinaient pour adorer et disaient dévotement : « Nous t'adorons, Christ, et nous te bénissons pour toutes les églises qui sont dans le monde entier, car, par ta croix sainte, tu as racheté le monde. » En effet, chaque fois qu'ils trouvaient une église ou une croix, ils croyaient trouver un endroit où Dieu était présent.

Tous ceux qui les voyaient s'étonnaient, car ils ne ressemblaient à personne par le vêtement et par le genre de vie, et paraissaient presque des hommes sauvages.

Partout où ils entraient, ville ou château, maison ou ferme, ils annonçaient la paix, avertissant chacun d'aimer et de craindre le créateur du ciel et de la terre et de garder ses commandements. Quelques-uns les écoutaient avec plaisir, la plupart les tourmentaient de questions et leur disaient : « D'où êtes-vous? »

D'autres leur demandaient à quel ordre ils appartenaient. Quoiqu'il fût fatigant de répondre à tant de questions, ils avouaient cependant avec simplicité qu'ils étaient des pénitents originaires de la ville d'Assise ; car leur société ne s'appelait pas encore un ordre religieux.

Souvent on les prenait pour des fripons ou pour des fous, et on ne voulait pas les recevoir de peur qu'ils n'emportassent des choses furtivement, comme des voleurs. Aussi, en plusieurs endroits, il leur fallut, après avoir subi beaucoup d'injures, passer la nuit sous le porche des églises ou des maisons.

En ce temps là deux d'entre eux se trouvaient à Florence, mendiant par la ville et ne pouvant trouver d'asile. En arrivant à une maison où il y avait un porche et sous ce porche un four, ils se dirent l'un à l'autre : Nous pourrons coucher ici. Ils demandèrent à la maîtresse de la maison de les recevoir chez elle, et comme elle refusait, ils la prièrent humblement de leur permettre du moins de

se reposer la nuit près du four. Elle y consentit, mais son mari, survenant, lui demanda : « Pourquoi as-tu donné asile à ces ribauds sous notre porche? » Elle répondit qu'elle n'avait pas voulu les recevoir dans la maison, mais qu'elle leur avait permis de dormir sous le porche, où ils ne pourraient rien dérober, sinon un peu de bois.

Le mari ne voulut pas qu'on leur donnât aucune couverture, bien qu'il fît grand froid, car il croyait que c'étaient des ribauds et des voleurs.

Cette nuit-là, ils ne dormirent que d'un sommeil assez léger, n'ayant pour se réchauffer que la chaleur de leur piété, et pour se couvrir que les vêtements de madame la Pauvreté, et le matin ils allèrent à l'église la plus proche pour entendre l'office.

Au matin, la maîtresse de la maison se rendit à la même église, et voyant ces deux frères continuer leurs pieuses oraisons, elle se dit : « Si ces hommes étaient des ribauds

et des voleurs, ils ne resteraient pas ainsi à prier dévotement. »

Pendant qu'elle réfléchissait à cela, un homme nommé Guido faisait l'aumône dans l'église même à quelques pauvres qui s'y tenaient. Arrivé devant les deux frères, il voulut leur donner quelque argent comme aux autres; mais ils refusèrent et ne voulurent pas accepter cet argent. Mais il leur dit : « Pourquoi, puisque vous êtes pauvres, n'acceptez-vous pas cet argent, comme font les autres? » Et le frère Bernard répondit : « Il est vrai que nous sommes très pauvres; mais cette pauvreté ne nous est pas à charge, car c'est volontairement que nous nous sommes faits pauvres par la grâce de Dieu, dont nous avons accompli la volonté. » L'homme, étonné, leur demanda s'ils avaient jamais possédé quelque chose, et apprit d'eux qu'ils avaient possédé de grands biens, mais qu'ils avaient tout donné pour l'amour de Dieu.

En effet, celui qui répondit ainsi était Ber-

nard, qui fut le second frère après le bienheureux François et que nous tenons aujourd'hui pour un très saint frère. Embrassant le premier la mission de paix et de pénitence, il avait suivi l'homme de Dieu, vendu tout ce qu'il possédait, et distribué le prix aux pauvres; et il persévéra jusqu'au bout dans la sainte pureté, suivant les règles de la perfection évangélique.

La femme, entendant ces paroles et considérant que les frères n'avaient pas voulu accepter d'argent, s'approcha d'eux et leur dit qu'elle les recevrait volontiers dans sa maison, s'ils voulaient y entrer comme hôtes. Les frères répondirent humblement : « Que Dieu te récompense pour ta bonne volonté. »

Et le mari, apprenant qu'ils n'avaient pu trouver d'asile, les amena en sa maison, disant : « Voici l'asile que Dieu vous a préparé; demeurez-y selon votre bon plaisir. » Rendant grâces à Dieu, ils restèrent chez lui quelques jours, l'entretenant dans la crainte de Dieu

par leur exemple et leurs paroles, de sorte qu'ensuite il donna beaucoup aux pauvres.

Mais tandis qu'ils étaient là si bien traités, ailleurs on avait pour eux tant de mépris, que petits et grands les accablaient de reproches et d'injures et quelquefois leur enlevaient les vêtements qu'ils portaient.

Ainsi les serviteurs de Dieu demeuraient nus, car, suivant le précepte de l'Évangile, ils n'avaient qu'une seule tunique; ils ne réclamaient pas les vêtements qu'on leur avait ôtés, mais si quelques-uns, touchés de pitié, voulaient bien les leur rendre, ils les reprenaient avec plaisir.

Certains leur jetaient de la boue; d'autres leur mettaient des dés dans la main et les invitaient à jouer; d'autres encore les saisissant par derrière par leur capuchon, les jetaient sur leurs épaules et les portaient ainsi suspendus.

On les considérait comme si vils qu'on leur faisait ces méchancetés et d'autres sembla-

bles, et qu'on croyait pouvoir les tourmenter comme on voulait. En outre, la faim, la soif, le froid, la nudité leur infligeaient de grandes souffrances et tribulations.

Ils supportaient tout cela patiemment et avec constance; ainsi que le bienheureux François le leur avait recommandé, ils ne s'attristaient pas, ils ne se troublaient pas, ils ne maudissaient pas ceux qui leur faisaient du mal; mais, en hommes parfaits et évangéliques, ils se réjouissaient au Seigneur, acceptant comme des joies les tribulations et les tentations, et, selon le précepte de l'Évangile, ils priaient pour leurs persécuteurs avec sollicitude et avec ferveur.





XI

De la réception des quatre frères, de l'ardente charité qui régnait entre les premiers frères, de leur souci de travailler et de prier et de leur parfaite obéissance.

Les hommes, voyant que les frères se réjouissaient dans leurs tribulations, qu'ils se livraient à la prière avec ferveur et dévotion, qu'ils n'avaient pas d'argent et n'en acceptaient point, qu'ils étaient animés les uns pour les autres d'une grande charité, reconnurent qu'ils étaient véritablement disciples du Seigneur, et beaucoup, touchés dans leur cœur, vinrent leur demander pardon des offenses qu'ils leur avaient faites.

Quelques-uns aussi priaient les frères de les recevoir dans leur société et, comme tous les six avaient obtenu de François, à cause du petit nombre des frères, le pouvoir d'en admettre de nouveaux, ils les prirent avec eux, et le terme du voyage étant arrivé, tous revinrent à Sainte-Marie de la Portioncule avec ceux qu'ils avaient ainsi admis. Quand ils se revirent, ils éprouvèrent tant de joie et d'allégresse, qu'ils ne se rappelaient plus ce qu'ils avaient souffert des méchants.

Ils avaient soin de prier tous les jours, et de travailler de leurs mains afin d'éviter l'oisiveté, qui est l'ennemie de l'âme. Ils se levaient dans la nuit pour prier pieusement avec beaucoup de soupirs et de pleurs; ils s'aimaient entre eux d'une grande amitié; ils se servaient et se nourrissaient l'un l'autre, comme une mère nourrit son enfant chéri.

Ils brûlaient d'une si ardente charité qu'il leur paraissait facile de livrer leur corps à la mort, non seulement pour l'amour du Christ,

mais aussi pour le salut de l'âme ou du corps de leurs compagnons. Un jour que deux frères étaient sortis ensemble, ils rencontrèrent un fou qui se mit à leur jeter des pierres. L'un d'eux, voyant que son compagnon allait être atteint par les pierres, se jeta au-devant, désirant être blessé à la place de son frère, à cause de la charité mutuelle dont ils étaient enflammés. C'est ainsi qu'ils étaient toujours prêts à exposer leur vie l'un pour l'autre.

Ils étaient si profondément pénétrés de charité et d'humilité, que chacun était révéré par les autres comme père et seigneur, et ceux qui l'emportaient par leurs fonctions ou par quelque avantage spécial se faisaient plus humbles et moindres que les autres. Tous s'offraient à l'obéissance, toujours prêts à se conformer aux ordres qui leur étaient donnés. Ils ne distinguaient point les commandements en justes et injustes; ils pensaient que tout ce qui leur était ordonné était selon la volonté de Dieu; aussi leur était-il facile et doux d'obéir.

Ils fuyaient tout désir charnel, se surveillant soigneusement et prenant bien garde de ne pas s'offenser mutuellement. S'il arrivait à l'un d'eux de dire à un autre quelque parole qui pût le troubler, il éprouvait des remords en sa conscience, et il n'avait point de repos qu'il n'eût dit sa coulpe, et ne se fût prosterné humblement en priant son frère de lui mettre le pied sur la tête; si le frère offensé refusait, et si l'offenseur était son supérieur, il lui commandait de lui mettre le pied sur la tête; s'il ne l'était point, il le lui faisait ordonner par un supérieur. Ils s'étudiaient ainsi à éviter toute rancune et toute méchanceté, et à faire régner entre eux une affection parfaite, s'efforçant de toujours opposer une vertu à un vice, soutenus et aidés en cela par la grâce de Jésus-Christ.

Ils ne gardaient rien en propre; ils se servaient en commun des livres et de toutes les autres choses, conformément à la règle transmise et conservée depuis les apôtres.

Quand ils rencontraient sur leur chemin des pauvres qui leur demandaient l'aumône pour l'amour de Dieu, s'ils n'avaient rien à leur donner, ils distribuaient une partie de leurs misérables vêtements, tantôt le capuchon, tantôt quelque autre morceau qu'ils décousaient de la tunique, afin d'accomplir ce précepte de l'Évangile : « Donne à quiconque te demandera. »

Un jour, un pauvre vint demander l'aumône à l'église Sainte-Marie de la Portioncule, près de laquelle les frères demeuraient quelquefois. Il y avait là un manteau qui avait appartenu à un frère quand il était encore dans le siècle. Le bienheureux François dit à ce frère de donner ce manteau au pauvre, ce qu'il fit très volontiers et très promptement. Aussitôt il vit qu'à cause de la pieuse et prompte obéissance du frère, cette aumône là montait jusqu'au ciel, et il se sentit inondé d'une joie nouvelle.

Lorsque des riches de ce monde descen-

daient vers eux, ils les accueillaient avec bonté et allégresse, s'efforçant de les arracher au mal et de les amener à la pénitence.

Ils demandaient avec instance de n'être pas envoyés dans les régions d'où ils étaient originaires, afin d'éviter toute familiarité et toute relation avec leurs proches, et pour accomplir la parole du prophète : « Je suis devenu un étranger pour mes frères; les fils de ma mère ne me connaissent plus. »

Ils se réjouissaient de la pauvreté, parce qu'ils ne convoitaient pas les richesses, et méprisaient toutes les choses périssables, convoitées par ceux qui aiment ce monde; ils foulaient aux pieds l'argent comme une vile poussière, et ils avaient été instruits par le bienheureux François à le considérer comme n'ayant pas plus de valeur que les excréments d'un âne.

Ils étaient heureux dans l'amour du Seigneur, n'ayant jamais rien qui pût les attrister. Plus ils étaient séparés du monde, plus ils

étaient unis au Seigneur; ils marchaient dans le chemin de la croix et dans les sentiers de la justice, ils enlevaient les obstacles sur la route étroite de la pénitence et de l'observance évangélique, afin de la rendre plus unie et plus facile à ceux qui viendraient après eux.





XII

Comment le bienheureux François se rendit à la curie du pape avec onze compagnons pour lui rendre compte de ses projets et faire confirmer la règle qu'il avait écrite.

Le bienheureux François voyant ses frères augmenter en nombre et en mérites, car ils étaient déjà douze hommes courageux, dit aux onze autres (lui, leur chef et leur père, faisait le douzième) : « Je vois, mes frères, que Dieu, dans sa miséricorde, veut accroître notre congrégation. Allons donc vers notre mère, la sainte Eglise romaine, et annonçons au souverain pontife ce que le Seigneur a commencé à faire par notre moyen, afin que nous ache-

vions ce que nous avons entrepris suivant sa volonté et par son commandement. » Les autres frères ayant agréé cette parole du père et s'étant mis en route avec lui vers la curie, il leur dit : « Prenons un de nous pour chef et considérons-le comme le vicaire de Jésus-Christ, afin que là où il voudra s'arrêter nous nous arrêtions, et que nous nous abritions là où il voudra s'abriter. » Aussitôt ils élurent Bernard, le premier après le bienheureux François, et ils firent comme leur père leur avait dit de faire.

Ils allaient donc joyeux, parlant le langage du Seigneur et ne disant rien qui ne tendît à la louange et à la gloire de Dieu et au bien de leur âme. Ils vaquaient souvent à l'oraison; le Seigneur leur préparait toujours un asile et leur faisait fournir ce qui leur était nécessaire.

Arrivés à Rome, ils y trouvèrent l'évêque d'Assise qui les accueillit avec beaucoup de joie; car il vénérait François et les autres

frères d'une affection particulière. Cependant, comme il ignorait la cause de leur venue, il s'inquiéta et craignit qu'ils ne voulussent abandonner leur patrie, dans laquelle le Seigneur avait commencé à faire tant de merveilles. Or il était heureux d'avoir dans son diocèse de pareils hommes, dont la vie et les mœurs lui faisaient espérer de grandes choses. Mais quand il eut appris la cause de leur arrivée et qu'il eut compris leur projet, il s'en félicita et leur promit ses conseils et son appui.

Cet évêque était connu du cardinal-évêque de Sabine qu'on appelait Jean de Saint-Paul, et qui, tout plein de la grâce divine, chérissait les serviteurs de Dieu. Comme l'évêque d'Assise lui avait décrit la vie de François et de ses frères, il souhaitait fort voir l'homme de Dieu et quelques-uns de ses compagnons. Ayant appris qu'ils étaient à Rome, il les envoya chercher et les reçut avec beaucoup de considération et d'affection.

Pendant les quelques jours qu'ils passèrent avec lui, ils l'édifièrent par leurs discours et par leurs exemples. Voyant resplendir dans leurs œuvres le bien qu'on lui avait dit d'eux, il se recommanda humblement et dévotement à leurs prières, et leur demanda comme grâce spéciale de vouloir bien désormais le considérer comme un de leurs frères. Après avoir interrogé le bienheureux François sur le motif de sa venue et avoir appris tout son projet, il s'offrit à parler en son nom dans la curie.

Le cardinal donc se rendit à la curie et dit au pape Innocent III : « J'ai rencontré un homme parfait, qui désire vivre selon la règle du saint Évangile et observer en toutes choses la perfection évangélique. Je crois que le Seigneur veut, par lui, réformer dans le monde entier les fidèles de la sainte Église. » Le pape, très étonné de ces paroles, ordonna au cardinal de lui amener le bienheureux François.

Le jour suivant, l'homme de Dieu fut pré–

senté par le cardinal au souverain pontife, à qui il exposa tout son dessein. Le pape, qui était doué d'un grand discernement, accéda à ses saints désirs, et après lui avoir adressé diverses exhortations ainsi qu'à ses frères, il les bénit et leur dit : « Frères, allez avec le Seigneur, et prêchez à tous la pénitence de la façon qu'il daignera lui-même vous inspirer. Et lorsqu'il vous aura fait croître en nombre et aura multiplié ses grâces en votre faveur, nous vous accorderons ce que vous demandez, et encore davantage, avec plus de sécurité. »

Mais Monseigneur le Pape, voulant que les privilèges qu'il leur accordait et qu'il devait leur accorder fussent selon la volonté de Dieu, dit au saint et à ses compagnons avant qu'ils se retirassent : « Mes fils, la vie que vous menez me paraît bien dure et bien rigoureuse ; votre ferveur, j'en suis persuadé, est si grande qu'on ne peut douter de vous ; mais il faut aussi songer à ceux qui vous imiteront, et veiller à ce que vos voies ne leur paraissent pas trop

difficiles. » Mais voyant quelles étaient leur foi et leur constance et combien fermement ils s'appuyaient sur l'ancre de l'espérance en Christ, il dit au bienheureux François : « Mon fils, va et prie Dieu de te révéler si ce que vous demandez procède de sa volonté, afin que, sachant la volonté du Seigneur, nous puissions accéder à tes désirs. »

Le saint de Dieu ayant prié, ainsi que le lui avait prescrit Monseigneur le Pape, le Seigneur lui parla en esprit par similitude et lui dit : « Une femme très pauvre et très belle se trouvait dans un désert. Un grand roi, admirant sa beauté, désira la prendre pour épouse parce qu'elle pouvait lui donner de beaux enfants. Le mariage ayant été fait et consommé, il naquit beaucoup de fils, et quand ils furent grands, la mère leur dit : « Mes « fils, ne soyez pas honteux de vous-mêmes, « car vous êtes les fils du roi. Allez donc à sa « cour et il vous fournira tout ce qui vous est « nécessaire. » Quand ils furent venus à la cour,

le roi, admirant leur beauté, et reconnaissant sur leur visage sa propre ressemblance, leur dit : « De qui êtes-vous fils? » Ils répondirent qu'ils étaient fils d'une femme très pauvre. Alors le roi les embrassa avec beaucoup de joie et leur dit : « N'ayez point de crainte, car vous êtes « mes fils, et si des étrangers sont nourris à ma « table, à plus forte raison vous le serez, vous « qui êtes mes enfants légitimes. » Et le roi ordonna à cette femme d'envoyer à sa cour, pour qu'ils y fussent nourris, tous les fils qu'elle avait conçus de lui. » François, ayant eu cette vision pendant sa prière, comprit qu'il était désigné par cette femme très pauvre.

Son oraison achevée, il se présenta de nouveau devant le souverain pontife, lui exposa en détail ce que le Seigneur lui avait montré, et lui dit : « Je suis cette pauvre femme que le Seigneur a aimée, que, dans sa miséricorde, il a faite belle, et de qui il lui a plu d'engendrer des fils légitimes. Le Roi des rois m'a donc dit que tous les fils qu'il engendrerait de moi,

il les nourrirait, car s'il nourrit des étrangers, il doit bien aussi nourrir ses enfants légitimes. Si Dieu donne des biens temporels aux pécheurs, parce qu'il veut nourrir tous ses enfants, il en donnera bien davantage aux hommes évangéliques qui les méritent mieux. »

A ces paroles, Monseigneur le Pape fut très surpris; d'autant plus qu'avant l'arrivée du bienheureux François, il avait vu en songe 'église Saint-Jean de Latran menacer ruine, et un religieux, d'apparence faible et misérable, la supporter sur son dos. A son réveil, effrayé et étonné, il avait cherché, avec tout son discernement et toute sa sagesse, à comprendre ce que signifiait cette vision.

Quand François, quelques jours après, vint lui révéler son dessein et lui demander d'approuver sa règle (qu'il avait écrite en termes simples, se servant des paroles mêmes du saint Évangile, à la perfection duquel il aspirait de toute son âme), Monseigneur le Pape,

voyant sa ferveur, et comparant la vision qu'il avait eue à celle qui avait été manifestée à l'homme de Dieu, se dit en lui-même : « Celui-ci est vraiment l'homme saint et religieux qui relèvera et soutiendra l'Église de Dieu. »

Aussi il l'embrassa et approuva la règle qu'il avait faite. Il lui donna de plus la permission de prêcher partout; il la donna de même à ses frères, mais à condition qu'ils y fussent autorisés par le bienheureux François.

Tout cela fut ensuite confirmé en consistoire. François rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait obtenu, et, s'agenouillant, promit dévotement et humblement à Monseigneur le Pape respect et obéissance. Les autres frères, selon le commandement du pape, promirent de même respect et obéissance au bienheureux François.

François et les autres frères, après avoir reçu la bénédiction du souverain pontife et avoir visité les lieux apostoliques, furent tonsurés par les soins du cardinal, qui voulait que tous les douze fussent clercs. Alors l'homme de

Dieu laissa la Ville et partit pour parcourir le monde, admirant avec quelle facilité ses désirs avaient été accomplis et sentant croître chaque jour en lui-même son espérance et sa confiance dans le Sauveur, qui, par ses saintes révélations, lui avait, dès le commencement indiqué ce qui devait lui arriver.

En effet, avant qu'il eût obtenu ce qui lui avait été prédit, il lui avait semblé, une nuit, pendant son sommeil, qu'il marchait le long d'une route près de laquelle était un arbre très élevé, beau, puissant et vigoureux. Il approcha, et tandis qu'il se tenait sous la cime de l'arbre et qu'il en admirait la beauté, le saint lui-même devint d'une telle taille qu'il touchait aux grosses branches et les inclinait facilement jusqu'à terre. Et c'est vraiment ce qui se passa en réalité lorsque Monseigneur Innocent, cet arbre le plus élevé, le plus beau et le plus fort qu'il y eût au monde, se plia avec tant de bienveillance à sa demande et à son désir.

XIII

De l'efficacité de sa prédication, de la première demeure qu'il eut, de quelle façon il y vécut avec ses compagnons, et comment ils en partirent.

Dès lors, le bienheureux François commença à aller de ville en ville et de château en château, prêchant partout, et annonçant fidèlement le règne de Dieu, non avec les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais selon la doctrine véritable et l'inspiration du Saint-Esprit. Il parlait en prédicateur véridique, fort de l'autorité apostolique, n'usant d'aucunes paroles flatteuses, et dédaignant les séductions oratoires. Ce qu'il tâchait de persuader aux autres par ses discours, il s'en

était pénétré lui-même par ses œuvres, afin de pouvoir proclamer plus fidèlement la vérité. Tous, même les savants et les lettrés, s'étonnaient de la vérité et de la puissance de ces discours qu'aucun homme ne lui avait enseignés; beaucoup accouraient pour le voir et l'entendre, le considérant comme un homme d'un autre temps. Nobles et roturiers, clercs et laïques, animés d'une inspiration divine, s'attachaient aux pas de François et, rejetant les pensées du siècle et ses pompes, venaient vivre sous sa discipline.

Le Père séjournait avec quelques-uns des frères, tout près d'Assise, à un endroit qu'on appelle Ruisseau Tortueux, où il y avait une cabane abandonnée. Cette cabane était si étroite qu'on pouvait à peine s'y asseoir ou y reposer. Souvent ils y manquaient de pain et n'avaient à manger que des raves que, dans leur détresse, ils allaient mendier çà et là. Le Père inscrivait le nom des frères sur les planches de la cabane, afin que chacun connût

la place où il pouvait prier ou reposer, et n'eût pas à troubler le silence par un bruit inattendu, en la cherchant dans cette chaumière étroite et exiguë.

Pendant que les frères se trouvaient là, il arriva un jour qu'un paysan y vint avec un âne dans l'intention d'y passer la nuit, et, pour n'être pas repoussé par les frères, il dit à son âne en entrant : « Viens, car nous serons très bien ici. » Le Père, entendant ces mots et voyant les intentions du paysan, s'indigna, d'autant plus que celui-ci avait fait grand tapage, et avait dérangé les frères qui, à ce moment, priaient dans le silence. L'homme de Dieu dit donc à ses frères : « Je sais, mes frères, que Dieu ne nous a pas appelés à préparer un logement pour un âne, ni à avoir des conversations inutiles avec des hommes, mais bien à prêcher les voies du salut, à donner des conseils salutaires, et à nous adonner surtout aux oraisons et aux actions de grâces. »

Ils laissèrent donc cette cabane, pour qu'elle

servît aux pauvres lépreux, et se transportèrent à Sainte-Marie de la Portioncule, près de laquelle ils avaient autrefois habité une maisonnette, avant qu'on leur donnât l'église elle-même. Peu après, le bienheureux François, par la volonté et l'inspiration de Dieu, obtint cette église de l'abbé des bénédictins du mont Subasio, près d'Assise. Plus tard, il la recommanda particulièrement et affectueusement au général et à tous les frères, comme un lieu aimé de la Vierge glorieuse, plus que toutes les autres églises de ce monde.

La considération qu'il avait pour cet endroit, et l'affection qu'il lui portait, étaient dues en grande partie à une vision qu'avait eue un frère lorsqu'il vivait encore dans le siècle. Le bienheureux François aimait particulièrement ce frère, et, tant qu'il vécut avec lui, il lui témoigna une grande familiarité.

Ce frère donc, désirant servir Dieu — que plus tard il servit fidèlement après être entré en religion, — eut une vision dans

laquelle tous les hommes de ce monde lui apparurent comme devenus aveugles. Il les voyait agenouillés dans l'enceinte de Sainte-Marie de la Portioncule, les mains jointes, la face tournée vers le ciel, se lamentant, et priant Dieu à haute voix de vouloir bien, dans sa miséricorde, leur rendre la lumière. Et il lui sembla qu'une splendeur éclatante sortait du ciel et, descendant sur ces suppliants, les enveloppait de clarté. En s'éveillant, il prit la ferme résolution de se consacrer au service de Dieu, et, peu après, abandonnant le monde et ses pompes, il entra en religion, et ne cessa de servir Dieu humblement et pieusement.



XIV

Du chapitre qui se tenait deux fois par an à Sainte-Marie de la Portioncule.

Après avoir obtenu de l'abbé des bénédictins l'église Sainte-Marie, le bienheureux François ordonna qu'un chapitre s'y tiendrait deux fois par an, à la Pentecôte et à la Saint-Michel. A la Pentecôte, tous les frères se réunissaient à Sainte-Marie, examinaient les moyens d'observer la règle le plus exactement possible, et choisissaient pour chaque province des frères qui devaient y prêcher et y installer d'autres frères.

Saint François distribuait des avertissements, des réprimandes et des conseils, ainsi

que cela lui paraissait conforme aux desseins de Dieu. Et tout ce qu'il disait, il le confirmait par ses actes, avec affection et sollicitude. Il vénérait les prélats et les prêtres de la Sainte Église ; il rendait honneur aux seigneurs, aux nobles et aux riches ; il chérissait les pauvres et compatissait à leurs maux du fond du cœur, et il se donnait tout entier à tous.

Bien qu'il fût le supérieur de tous les frères, il choisissait un de ceux qui restaient avec lui pour être son gardien et son seigneur, et lui obéissait humblement, afin d'éviter toute occasion de s'enorgueillir. Il s'humiliait parmi les hommes et s'abaissait jusqu'à terre, afin d'être exalté plus tard en la présence de Dieu, parmi les saints et les élus.

Il recommandait assidûment aux frères de se conformer fidèlement au saint Évangile et à la règle qu'ils avaient promis de suivre, d'être révérencieux aux offices divins et aux ordinations ecclésiastiques, d'entendre pieu-

sement la messe, et d'adorer très dévotement le corps du Seigneur. Il voulait aussi que les frères honorassent grandement les prêtres, car ceux-ci manient les choses saintes et administrent les sacrements; il leur prescrivait de s'incliner devant les prêtres, chaque fois qu'ils en rencontraient, et non seulement de leur baiser les mains, mais de baiser aussi les pieds de leurs chevaux, par révérence pour leur pouvoir spirituel.

Il leur recommandait aussi de ne juger personne, et de ne pas mépriser ceux qui vivent délicatement et s'habillent somptueusement, car Dieu est leur Seigneur comme il est le nôtre; il peut les appeler à lui, et, par là, les justifier. Il voulait que ses frères les révérassent comme leurs frères et leurs seigneurs. « Ce sont, disait-il, nos frères, puisqu'ils ont été créés par le même créateur que nous, ce sont nos seigneurs puisqu'ils nous aident à faire pénitence en nous fournissant ce qui est nécessaire au corps. »

Il ajoutait aussi : « Les frères doivent se comporter parmi les nations de telle façon que quiconque les voit ou les entend glorifie le Père céleste et célèbre ses louanges. » Car son plus grand désir était que ses frères et lui abondassent en œuvres servant à la gloire de Dieu. Et il leur disait : « Lorsque votre bouche annonce la paix, ayez encore plus de paix dans vos cœurs. Ne provoquez chez personne ni colère ni scandale, mais, par votre douceur, amenez tous les hommes à la paix, à la bienveillance et à la concorde. Car nous sommes appelés à guérir les blessés, à remettre sur pied ceux qui sont brisés et à ramener ceux qui s'égarent. Beaucoup nous semblent être des membres du diable qui peuvent encore devenir des disciples du Christ. »

Le Père réprimandait ceux de ses frères qui étaient trop durs pour eux-mêmes et s'exténuaient par des jeûnes, des veilles et des macérations. Quelques-uns en effet, afin de réprimer en eux tous les aiguillons de la

chair, s'infligeaient de telles souffrances, qu'ils semblaient s'être pris eux-mêmes en haine. L'homme de Dieu leur défendait d'agir ainsi, leur adressait des reproches bienveillants et des avis raisonnables, et ses préceptes étaient comme des fils pour recoudre leurs blessures.

De tous les frères qui venaient au chapitre, aucun n'eût osé raconter ce qui se passait dans le monde. Ils ne s'entretenaient que de la vie des saints Pères et des moyens d'obtenir plus parfaitement et plus complètement la grâce du Seigneur Jésus-Christ. Si l'un d'eux était en proie à quelque tentation ou à quelque tribulation, il se sentait délivré de sa tentation et soulagé de sa tribulation comme par miracle, dès qu'il avait vu saint François et qu'il avait entendu la pieuse douceur de ses paroles. Car il leur parlait avec compassion, non comme un juge, mais comme un père miséricordieux parle à ses fils, comme un bon médecin parle à des malades. Il savait être infirme avec les infirmes, et s'affliger avec les affligés. Il n'en

punissait pas moins tous ceux qui étaient en faute, et infligeait aux rebelles et aux indisciplinés la punition qu'ils avaient méritée.

Le chapitre terminé, il donnait sa bénédiction à tous les frères, et désignait à chacun la province qui lui était destinée. Il donnait permission de prêcher, qu'il fût clerc ou laïque, à quiconque avait reçu l'esprit de Dieu et possédait l'éloquence nécessaire. Eux, après avoir reçu sa bénédiction, s'en allaient par le monde, la joie dans l'âme, en voyageurs et en pèlerins, n'emportant rien avec eux, sauf des livres pour dire leurs heures.

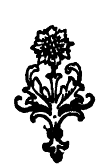
Partout où ils trouvaient un prêtre, pauvre ou riche, bon ou méchant, ils s'inclinaient humblement devant lui et lui présentaient leurs respects. Quand venait l'heure de dormir, ils s'adressaient plus volontiers à des prêtres qu'à des laïques. S'ils ne pouvaient être hébergés chez un prêtre, ils cherchaient de préférence une hospitalité honnête chez des hommes pieux et craignant Dieu. Plus tard

le Seigneur inspira à quelques hommes craignant Dieu de leur préparer des asiles dans les bourgs et les cités qu'ils voulaient visiter, et l'on bâtit des maisons pour les recevoir.

Dieu leur donna un langage et un esprit conformes aux nécessités du temps, et leur inspira des paroles pénétrantes qui allaient au cœur de tous, jeunes et vieux; et ceux qui les entendaient, laissant père et mère et tout ce qu'ils possédaient, suivaient les frères et prenaient l'habit de l'ordre. Véritablement, le glaive de la division avait été envoyé sur la terre, car les jeunes gens entraient dans l'ordre, abandonnant leurs parents dans le bourbier de leurs péchés. Et les frères conduisaient ceux qu'ils avaient reçus dans l'ordre au bienheureux François, pour recevoir de lui l'habit religieux avec piété et humilité.

Non seulement les hommes se convertissaient; mais des femmes, vierges ou veuves, touchées par la prédication des frères, s'enfermaient, pour faire pénitence, dans des cou-

vents qu'on avait établis, d'après leurs conseils, dans les villes et les bourgs. Un des frères fut désigné comme visiteur et correcteur de ces couvents. De même, des femmes et des hommes mariés, ne pouvant se délier des liens du mariage, se soumettaient dans leurs propres maisons, par le conseil des frères, à une pénitence encore plus sévère. C'est ainsi que par le bienheureux François, adorateur parfait de la Sainte Trinité, l'Église de Dieu fut restaurée, grâce aux trois ordres qu'il avait institués comme l'avait antérieurement figuré la réparation des trois églises. Et chacun de ces ordres fut en son temps confirmé par le Souverain Pontife.



XV

De la mort de Monseigneur Jean, leur premier protecteur, et comment ils prirent Monseigneur Hugolin, évêque d'Ostie, pour patron et protecteur de l'ordre.

Le vénérable cardinal dont il a été parlé, Monseigneur Jean de Saint-Paul, accordait ses conseils et son appui au bienheureux François, et vantait fréquemment sa vie et ses œuvres, ainsi que celles de ses frères, aux autres cardinaux, et ceux-ci étaient pénétrés d'une si vive affection pour l'homme de Dieu et ses frères, que chacun désirait s'occuper d'eux dans la curie, non pour quelque service qu'il en pourrait attendre, mais à cause de leur sainteté et de la ferveur qui régnait parmi eux.

Lorsque Monseigneur Jean de Saint-Paul mourut, le Seigneur inspira à l'un des cardinaux, nommé Hugolin, alors évêque d'Ostie, de prendre sous sa protection le bienheureux François et ses frères, de les aimer et de les soutenir. Il leur témoigna vraiment une tendresse aussi vive que s'il eût été leur père à tous, et même son affection spirituelle se répandit sur eux plus abondamment que l'affection charnelle d'un père ne se porte sur ses enfants selon la chair. — Heureux de les avoir pris sous sa garde, il leur dit : « Je m'offre à vous pour vous donner aide, conseil et protection. »

Le bienheureux François, rendant grâces à Dieu, répondit au cardinal : « J'accepte avec joie, Seigneur, de vous tenir pour père et protecteur de notre ordre, et je veux que tous les frères vous recommandent sans cesse à Dieu dans leurs prières. » Ensuite il le pria de daigner assister au chapitre qui devait se réunir à la Pentecôte. Le cardinal y consentit,

et dès lors il ne manqua pas d'assister tous les ans à ce chapitre.

Quand il y arrivait, tous les frères réunis pour le chapitre allaient processionnellement au-devant de lui. Au moment où il les rencontrait, il descendait de cheval et se rendait à pied avec eux à l'église Sainte-Marie. Là, il leur faisait un sermon et disait une messe, pour laquelle François, l'homme de Dieu, chantait l'évangile.



XVI

De l'élection des premiers ministres et comment ils furent envoyés par le monde.

Onze années se passèrent ainsi. Les frères s'étaient accrus en nombre et en mérites. On choisit alors des ministres et on les envoya avec quelques frères dans presque toutes les régions du monde où règne la foi catholique. Dans quelques provinces, on les recevait, mais on ne leur permettait pas de construire des habitations. Dans d'autres, on les expulsait, de peur que ce ne fussent des infidèles. En effet, quoique Monseigneur Innocent III eût approuvé leur ordre et leur règle, ainsi que cela a été dit, il n'avait pas confirmé cette

approbation par un bref. Aussi les frères eurent-ils à souffrir bien des tribulations de la part des clercs et des laïques. Obligés de s'enfuir de diverses provinces, tourmentés et persécutés, quelquefois battus et dépouillés par des brigands, ils revenaient vers François pleins d'amertume.

Ils avaient éprouvé ces souffrances dans presque tous les pays ultramontains, tels que l'Allemagne, la Hongrie et beaucoup d'autres. Le cardinal en ayant été informé, fit venir à Rome le bienheureux François et le mena à Monseigneur le pape Honorius, car Monseigneur Innocent était mort. Il fit approuver solennellement par le pape Honorius une nouvelle règle que François avait écrite sous l'inspiration du Christ. Dans cette règle, les époques des chapitres avaient été espacées, afin d'épargner des fatigues aux frères qui habitaient des régions lointaines.

Le bienheureux François demanda à Monseigneur le pape Honorius de lui donner un

des cardinaux de l'Église romaine, et de préférence le cardinal d'Ostie, pour être comme le père de l'ordre, afin que les frères pussent recourir à lui pour leurs affaires. Il avait eu une vision qui l'avait peut-être amené à demander ce cardinal pour protecteur, et à recommander l'ordre à l'Église romaine; il avait vu une petite poule noire qui avait les cuisses couvertes de plumes, avec des pattes semblables à celles d'une colombe domestique. Cette poule avait tant de poussins qu'elle ne pouvait les rassembler sous ses ailes, et la plupart tournaient tout autour d'elle.

A son réveil il se mit à réfléchir à cette vision, et il connut par le Saint-Esprit qu'il était représenté par la poule. Et il se dit : « C'est moi qui suis cette poule ; comme elle, je suis de petite taille et de teint noir; je dois être simple comme la colombe, et m'envoler vers le ciel sur les ailes des vertus. Dieu, dans sa miséricorde, m'a donné et me donnera beaucoup de poussins, que je ne puis protéger par

ma propre vertu. Il faut donc que je les recommande à la Sainte Église, qui les rassemblera sous ses ailes, les protégera et les gouvernera.

Quelques années après cette vision, il vint à Rome et alla voir Monseigneur d'Ostie. Celui-ci lui ordonna d'aller avec lui à la curie le lendemain matin, voulant qu'il prêchât devant le pape et les cardinaux et leur recommandât son ordre. François eut beau s'excuser et déclarer qu'il était homme simple et ignorant; il lui fallut aller à la curie avec le cardinal.

Quand le bienheureux François parut devant le pape et les cardinaux, ils eurent grande joie à le voir. Il prêcha devant eux sous la seule inspiration du Saint-Esprit, et, après avoir terminé, il recommanda son ordre au pape et à tous les cardinaux. Ceux-ci furent très édifiés de ses discours, et leurs entrailles s'émurent d'une affection encore plus vive pour l'ordre.

Le bienheureux François dit alors au sou-

verain pontife : « Seigneur, je compatis aux soucis et aux fatigues continuelles que vous impose votre vigilance pour l'Église de Dieu, et je suis confus que vous ayez tant de soin et de sollicitude pour nos frères mineurs. Quand beaucoup de nobles et de riches et de religieux ne peuvent pénétrer jusqu'à vous, nous qui sommes les plus pauvres et les moindres d'entre les religieux, nous devrions être remplis de crainte et de confusion, non seulement d'avoir accès près de vous, mais même de nous tenir devant votre seuil et d'oser heurter à la porte du tabernacle des vertus chrétiennes. Aussi nous supplions humblement Votre Sainteté de daigner nous accorder pour père Monseigneur d'Ostie, afin que les frères puissent recourir à lui en cas de besoin, sous réserve de votre autorité et de votre dignité prééminente. »

Monseigneur le Pape agréa la demande du bienheureux François et institua Monseigneur d'Ostie comme protecteur de l'ordre. Celui-ci,

ayant reçu les commandements du pape, prit en main la défense des frères, et, en bon protecteur, il écrivit à beaucoup de prélats qui les avaient persécutés, et leur recommanda de ne plus se montrer contraires aux frères, et de donner appui à ceux qui viendraient dans leurs diocèses pour y demeurer et y prêcher, comme à de bons et pieux religieux approuvés par le Saint-Siège apostolique. Beaucoup d'autres cardinaux écrivirent de même.

Dans le chapitre qui suivit, le bienheureux François donna aux ministres la permission de recevoir des frères, et il les envoya dans les diverses provinces, avec des lettres des cardinaux, et la règle approuvée par bulle apostolique. Les prélats, voyant ces lettres et convaincus par les témoignages que montraient les frères, leur permirent libéralement d'habiter, de bâtir et de prêcher dans leurs diocèses. Beaucoup de gens, voyant leur humble et sainte manière de vivre, et enten-

dant leurs paroles qui remuaient doucement les cœurs, les enflammaient d'amour pour Dieu et les amenaient à la repentance, vinrent à eux et prirent l'habit de l'ordre avec ferveur et humilité.

Le bienheureux François, voyant la confiance et l'affection que témoignait à l'ordre Monseigneur d'Ostie, lui rendait du fond du cœur une affection égale. Et, sachant par une révélation de Dieu que celui-ci serait pape, il le lui annonçait souvent dans les lettres qu'il lui adressait, l'appelant père du monde entier. En effet il lui écrivait en ces termes : « Vénérable père en Christ du monde tout entier. »

Peu de temps après, Monseigneur le pape Honorius étant mort, l'évêque d'Ostie fut élu souverain pontife et prit le nom de Grégoire IX. Jusqu'à la fin de sa vie, il fut le bienfaiteur et le protecteur des frères, ainsi que des autres religieux, et surtout des pauvres du Christ. Aussi pense-t-on non sans raison qu'il est aujourd'hui au nombre des saints.

XVII

De la sainte mort du bienheureux François et comment, deux ans auparavant, il avait reçu les stigmates du Seigneur Jésus.

Vingt ans après s'être attaché au Christ de façon parfaite, et après avoir, pendant tout ce temps, mené la vie et suivi les traces des apôtres, François, cet homme apostolique, laissa cette terre pour monter vers le Christ, l'an de l'Incarnation 1226, le dimanche quatrième jour des nones d'octobre, ayant conquis le repos éternel par bien des peines, et s'étant rendu digne d'être admis en présence de son Seigneur. Un de ses disciples, fameux par sa sainteté, vit son âme, semblable à une étoile,

remplir l'immensité de sa lumière, répandre sur les eaux une clarté aussi vive que celle du soleil et, portée par une nuée blanche, s'élever en droite ligne vers le ciel.

Car il avait bien travaillé dans la vigne du Seigneur, toujours fervent et scrupuleux dans les jeûnes, dans les oraisons, dans les veilles, les prédications, les voyages entrepris pour le salut des hommes ; il avait eu souci et compassion de son prochain, et il avait fait abnégation de lui-même ; depuis le jour de sa conversion jusqu'à celui où il est monté vers le Christ, il l'avait aimé de tout son cœur, ayant toujours son souvenir présent à l'esprit, le louant dans ses discours et le glorifiant par ses œuvres. Il aimait Dieu d'un tel amour et avec tant de ferveur, qu'en l'entendant nommer, son cœur se fondait de tendresse et qu'il s'écriait : « Le ciel et la terre devraient s'incliner quand on prononce le nom de Dieu. »

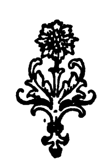
Cette ferveur d'amour, ce souvenir tou-

jours présent de la passion du Christ qu'il avait au cœur, le Seigneur lui-même voulut la manifester au monde entier, et, par un privilège unique, il fit apparaître dans sa chair encore vivante un signe merveilleux. Deux ans environ avant sa mort, à l'approche de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, il priait un matin sur le flanc de la montagne qu'on appelle Alverne. Il était soulevé vers Dieu par des désirs et des ardeurs séraphiques, et, à force de tendresse et de compassion, il se sentait transformé en celui qui, dans l'excès de sa charité, voulut être crucifié. Un séraphin lui apparut alors avec six ailes, portant entre ces ailes la forme d'un crucifié d'une grande beauté, ayant les mains et les pieds étendus en croix, et figurant clairement Notre-Seigneur Jésus. Deux de ses ailes étaient repliées pour cacher sa tête; deux autres voilaient le reste de son corps, et les deux autres, étendues, soutenaient son vol. Quand la vision eut disparu, il lui resta

dans l'âme une merveilleuse ardeur d'amour, et dans sa chair, chose plus merveilleuse encore, apparut l'impression des stigmates de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'homme de Dieu, jusqu'à sa mort, les cacha autant que possible, ne voulant pas rendre public le mystère du Seigneur; mais il ne put si bien les dissimuler qu'ils n'apparussent manifestement à ses compagnons, du moins aux plus familiers. Mais, après son heureux départ de ce monde, tous les frères qui étaient alors présents et beaucoup de laïques virent son corps glorieusement marqué des stigmates du Christ.

Ils discernèrent à ses mains et à ses pieds, non les trous laissés par les clous, mais les clous eux-mêmes, formés de sa chair et nés dans sa chair, et ayant la couleur noire du fer; son flanc droit paraissait avoir été traversé d'un coup de lance; il était sillonné par la cicatrice rouge d'une blessure évidente, d'où souvent, pendant sa vie, s'écoulait un sang sacré.

L'incontestable vérité de ces stigmates n'est pas seulement établie par ceux qui les ont vus et touchés pendant sa vie et au moment de sa mort; le Seigneur voulut la rendre plus manifeste encore, après sa mort, par divers miracles accomplis dans diverses parties du monde. Ces miracles changèrent le cœur de beaucoup d'hommes qui s'étaient trompés sur l'homme de Dieu et avaient douté de ses stigmates, et les amenèrent à une telle certitude de foi, qu'après avoir été ses détracteurs, ils devinrent, par l'action de la bonté de Dieu et sous la pression de la vérité même, ses zélateurs très fidèles et célébrèrent ses louanges.



XVIII

De sa canonisation.

Il resplendissait donc de ce nouvel éclat des miracles dans les diverses parties du monde, et de toutes parts accouraient vers son corps sacré ceux qui, par ses mérites, avaient reçu de Dieu des bienfaits signalés. Après avoir lu le récit de miracles que le Seigneur avait opérés par son moyen, et en avoir reconnu la vérité, Monseigneur le pape Grégoire, sur l'avis des cardinaux et de beaucoup d'autres prélats, l'inscrivit dans le catalogue des saints et ordonna que sa fête serait célébrée solennellement le jour anniversaire de sa mort. Cette célébration eut lieu à Assise,

en présence de nombreux prélats, de princes et de barons, et d'une foule innombrable de gens venus de toutes les parties du monde, que le pape avait fait convoquer pour cette solennité, l'année du Seigneur MCCXXVIII, et la seconde de son pontificat.

Le même pontife ne se contenta pas d'accorder le suprême honneur de la canonisation à ce saint qu'il avait tant aimé; il voulut encore enrichir de ses dons sacrés et des ornements les plus précieux l'église qui fut construite en son honneur et dont il posa lui-même la première pierre. Deux ans après la canonisation, les restes sacrés du saint furent transférés du lieu où ils avaient été d'abord déposés, et amenés en grande pompe à cette église.

Le pape envoya à l'église une croix d'or ornée de pierres précieuses, dans laquelle était enfermé un morceau du bois de la Sainte Croix, et des vases destinés au service de l'autel, avec de magnifiques vêtements pour

les solennités. Il affranchit cette église de toute juridiction inférieure, et, en vertu de son autorité apostolique, la déclara la capitale et la mère de l'ordre entier des Frères mineurs, ainsi que cela résulte d'un privilège publié avec bulle, qui fut signé par tous les cardinaux.

Mais c'eût été peu que le saint de Dieu fût honoré en des choses privées de sentiment, si le Seigneur n'avait voulu guérir et convertir beaucoup de gens par lui qui était mort corporellement mais qui, en esprit, vivait dans la gloire. Non seulement un grand nombre de personnes du commun, de l'un ou de l'autre sexe, furent, après sa mort, convertis par ses mérites; mais des grands et des nobles avec leurs fils prirent l'habit de l'ordre, tandis que leurs femmes et leurs filles s'enfermaient dans les couvents des Dames pauvres.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Coulommiers. — Imp PAUL BRODARD. - 147-1901.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Depuis que ces lignes ont été écrites, en avril 1887, la collection a reçu la plus précieuse consécration. L'Académie française a bien voulu lui décerner une médaille d'or sur la fondation Botta. « Parmi les ouvrages présentés à ce concours, a dit M. Camille Doucet dans son rapport, l'Académie avait distingué en première ligne la *Collection des Grands Ecrivains français*.... Cette importante publication ne rentrait pas entièrement dans les conditions du programme, mais elle méritait un témoignage particulier d'estime et de sympathie. L'Académie le lui donne. » (Rapport sur le concours de 1894.)

J. J. Jusserand.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Chaque volume in-16, orné d'un portrait en héliogravure, broché. 2 fr.

LISTE DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

DES 45 VOLUMES PARUS

(Avril 1901.)

VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française.

MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.

GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.

TURGOT, par M. *Léon Say*, de l'Académie française.

THIERS, par M. *P. de Rémusat*, sénateur, de l'Institut.

D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.

MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.

THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine*.

MADAME DE LAFAYETTE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.

MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.

RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.

STENDHAL, par M. *Édouard Rod*.

ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue*.

BOILEAU, par M. *G. Lanson.*
CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure.*
FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.
SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
RABELAIS, par M. *René Millet.*
J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*, professeur au Collège de France.
LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac.*
DESCARTES, par M. *Alfred Fouillée*, de l'Institut.
VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*, professeur de Faculté.
ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine.*
JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan.*
FROISSART, par Mme *Mary Darmesteter.*
DIDEROT, par M. *Joseph Reinach.*
GUIZOT, par M. *A. Bardoux*, de l'Institut.
MONTAIGNE, par M. *Paul Stapfer*, professeur de Faculté.
LA ROCHEFOUCAULD, par M. *J. Bourdeau.*
LACORDAIRE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
ROYER-COLLARD, par M. *E. Spuller.*
LA FONTAINE, par M. *G. Lafenestre*, de l'Institut.
MALHERBE, par M. le duc *de Broglie*, de l'Académie française.
BEAUMARCHAIS, par M. *André Hallays.*
MARIVAUX, par M. *Gaston Deschamps.*
RACINE, par M. *G. Larroumet*, de l'Institut.
MÉRIMÉE, par M. *Augustin Filon.*
CORNEILLE, par M. *G. Lanson.*
FLAUBERT, par M. *Émile Faguet*, de l'Académie française.
BOSSUET, par M. *Alfred Rébelliau.*
PASCAL, par M. *Émile Boutroux*, de l'Institut.
FRANÇOIS VILLON, par M. *Gaston Paris*, de l'Académie française.

Chaque volume, format in-16, broché, avec un portrait en héliogravure, 2 fr.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 4-1901.

Coulommiers. — Imp. P. Brodard. — 147-1901.

